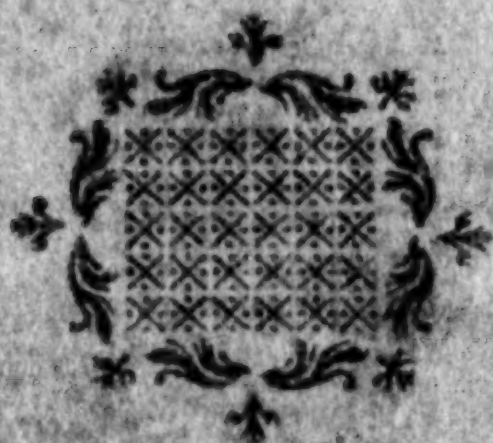


8410. 16. 15

ESSAI
DE
MORALE.

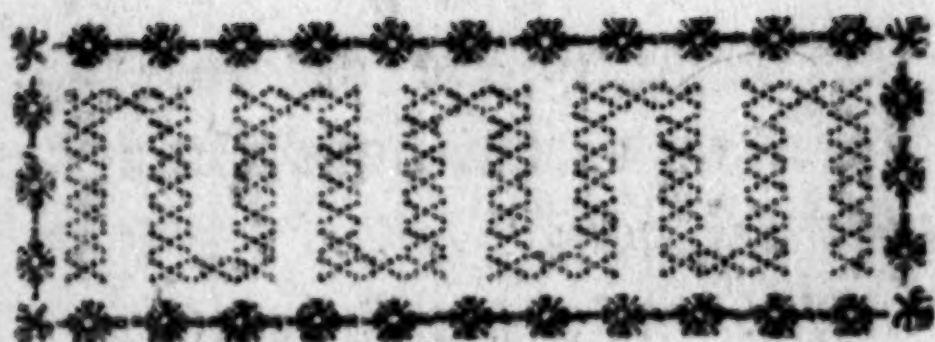
Ne quid nimis.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVII.





ESSAI
DE
MORALE.



LA Morale est la perfection de l'instinct qui doit nous conserver , et rendre notre existence heureuse. Le pouvoir de connoître et de chercher ce qui nous est bon et utile , est ce qui nous distingue de l'espèce végétale : le pouvoir d'é-

tendre la sphère de nos rapports est ce qui nous distingue des animaux.

Une main bienfaisante attachait un plaisir à tous nos besoins : ce plaisir une fois connu , le désir existe. Ce désir , autant qu'il sert à notre bien-être , est sagesse. Si ce désir nous porte à unir notre bonheur à celui de nos semblables ; si nous cherchons à leur être utiles , ce désir est la vertu.

Si cet attrait que la nature joignit à nos besoins doit mériter notre reconnaissance , ne perdons jamais de vue que son unique but est notre conservation : cet attrait trop vif nous fait-il oublier les vues qu'elle

se propose , c'est ce que nous devons nommer passion , et dès-lors toute passion est nuisible.

Si nous n'attaquons que notre propre existence , c'est ce qu'on nomme vice : troublons-nous l'ordre de la société , voulons-nous sacrifier le bonheur des autres à nos passions , c'est alors que la société doit réprimer nos entreprises et nous punir : le vice est assez puni par le mépris , par la méfiance naturelle de l'homme qui sacrifie son bonheur à la passion qui l'aveugle.

Connoître le but de la nature ; estimer leur juste valeur nos plaisirs et nos peines , est

le soin dont se chargea la raison. Il faut connoître les véritables besoins des hommes , pour pouvoir , d'après cette base , apprécier ses actions.

Le mouvement nécessaire au développement de son être , la nourriture qui sert à son entretien , le repos qui répare ses forces ; le besoin de se reproduire ; la nécessité de se mettre en équilibre avec ce qui l'entoure , de manière à augmenter son existence par des rapports actifs et faciles.

Cette conscience d'une plus grande existence qui est innée dans l'homme , qui est la base de toutes les religions , que la réflexion augmente ; c'est ce sen-

timent qui nous sépare véritablement des animaux ; c'est ce sentiment qui nous donne le besoin d'étudier la marche de la nature ; mais , toujours prudente , elle ne nous découvre que ce qui peut être utile à ses vues bienfaisantes , & ce n'est qu'en nous attachant à les remplir , que peu à peu elle soulève pour nous le voile qui la cache à nos yeux.

Le mouvement est le premier de nos besoins: il est nécessaire à notre formation et à notre développement. Un enfant est dans une agitation continuelle : gêner ce mouvement est le plus grand mal qu'on puisse lui faire. Ce besoin continue gra-

duellement tant que notre être se développe : l'homme fait ne trouve plus de plaisir à se mouvoir : la vieillesse se refuse au mouvement, et semble craindre de fatiguer l'existence qu'elle voudroit retenir. Ce besoin, le plus simple de tous, est le moins susceptible de passions dangereuses ; il n'en est cependant pas exempt.

Son excès peut nous faire oublier nos devoirs ; il peut encore nuire à notre santé, et n'eût-il d'autre inconvénient, il charge la mesure de notre existence végétative. L'homme harassé de fatigue, même assez fortement constitué pour que sa santé n'en souffre pas, ne peut

plus que manger et dormir ; son existence morale devient nulle ; il est cependant peu de plaisirs plus innocens.

Un autre besoin , le plus constant , le plus souvent répété , le plus indispensable , est celui de se nourrir : le satisfaire est l'ame de toutes les fêtes ; en est-il dont on abuse davantage , et de quels inconvéniens cet abus n'est-il pas suivi ? Sans parler des funestes effets d'une boisson immodérée , de la perte de la raison , sans peindre les occasions de regrets éternels que cette perte peut causer à l'homme ; sans rappeler l'abrutissement , suite nécessaire de ce vice crapuleux ,

ne prévenons-nous pas sans cesse le besoin de manger ? Dès-lors il cesse d'en être un , et par conséquent de nous procurer des jouissances.

En vain employons-nous tous les efforts de l'art pour les retrouver , un repas propre et simple , pris avec modération et assaisonné par la faim , est préférable à ces repas somptueux où nous voulons exciter des sens usés. Nos organes , jamais reposés , perdent leurs ressorts. Il n'est plus temps , ou il faudroit une suite , que l'affoiblissement de ces mêmes organes ne nous permet plus d'avoir , pour leur redonner le ton qui leur est nécessaire.

Ils s'affaissent de plus en plus ; les infirmités viennent ; on a de l'humeur contre sa propre foiblesse ; la souffrance rend impatient : on finit par être insupportable à soi-même et aux autres.

Une nourriture saine et modérée ranime nos forces , excite la gaieté , nous met à même de goûter dans leur entier les jouissances permises à l'homme , et nous goûtons bien davantage celle que procure la satisfaction de ce besoin.

Jusqu'à présent l'homme n'a fait que se développer , que chercher à accroître son être ; il n'a point connu d'autre besoin. C'est quand ce développement commence à s'achever , que la natu-

re, toujours active dans sa marche, toujours occupée de conserver les espèces, lui fait sentir celui de se reproduire : besoin violent, s'exprimant avec force dans tous les animaux, et chez l'homme dont les facultés ne sont pas détruites par la misère ou par des jouissances prématurées. Ce besoin donne à l'homme un nouvel être : toutes ses idées changent : le désir brille dans ses yeux et anime tous ses traits : il ne peut plus exister seul ; il a besoin de partager son être ; il aime enfin : mais ne croyons pas à l'amour, si le désir ne se fait sentir.

Cette passion qui met tous nos sens en activité, qui porte
un

un feu brûlant dans nos veines , qui occupe entièrement notre ame , n'existe pas sans le désir. Suivant les différens caractères , elle est capable des plus grands excès ou des plus grandes actions. Si la raison a guidé notre choix , si l'amitié et l'estime peuvent s'y réunir , c'est alors que l'homme peut être heureux : mais sans l'estime , le véritable amour ne peut exister ; et la femme qui oublie ses devoirs peut-elle s'abuser au point de se croire encore estimée !

Il est bien un autre amour de convention et de vanité. La mode a mis une certaine gloire à plaire à une femme : on met

du prix à la séduire , à l'afficher : cette passion factice est toujours inquiète : on sent bien que l'amour seul peut être payé par l'amour. De-là la jalousie , les querelles , les reproches , qu'on met tous sur le compte de la passion que le véritable amour ne connut jamais. Il est plus doux : il a besoin d'estimer : il peut être affligé , mais jamais violent. Quel tourment que le soupçon ! Aussi jamais cette fausse passion n'a pu donner l'idée du bonheur : de-là les déclamations contre l'amour ; on veut être aimé , et l'on n'aime point.

Mais comment la femme peut-elle céder à cette fausse pas-

sion ? Est-elle trompée ? Croit-elle à nos sermens ? Non : ce n'est point l'amour qui la fait céder : elle aime et se défend : elle n'aime point , elle cède. Pourquoi préfère-t-elle l'homme à la mode qui veut la perdre , à l'homme honnête qui l'aimerait ? Peut-elle se croire aimée de l'homme qui cherche à la rendre méprisable ? Elle ne le croit pas. Examinez bien ; elle cède par vanité : par vanité elle perd sa considération et son bonheur.

Cependant le véritable amour n'est pas exempt de peines ; mais on les préfère à l'indifférence , ou l'on n'a jamais aimé.

C'est l'homme avec tous ses

organes sains , qui a su jouir sans abuser , qui seul peut savoir aimer , et non l'homme dont tous les organes sont épuisés par la débauche et les excès : bientôt même il ne connoît plus le plaisir physique : ses idées libertines ne sont plus qu'un tourment pour lui. Suivons la marche de la nature ; par-tout excès est synonyme de peines.

Il me reste à parler du besoin d'action de notre ame , plus active encore que le corps : c'est en elle un besoin aussi réel. L'homme harassé par la fatigue et la misère connoît peu ce besoin : entièrement physique , il végète son exis-

tence , et n'a d'autre soin que de la conserver : mais le physique une fois satisfait , avec quelle force cette action reprend son empire ! Cette action est modifiée suivant les caractères. L'homme veut une occupation , un intérêt : une trop grande attention cependant le fatigue : il trouve alors dans la société et dans des occupations qui exigent peu d'application , un délassement de la fatigue de l'esprit : mais l'homme qui ne se donne aucun mouvement , peut-il jouir du repos ? Nous voulons toujours du plaisir , toujours satisfaire un besoin , et ce besoin n'existe pas. Que ce besoin existe , la

moindre distraction satisfera l'ame , comme le corps tourmenté par la faim goûte la nourriture la plus grossière : abandonnons donc la chimère d'une jouissance continuelle : il faut que l'homme achète ses plaisirs.

Tout est dans l'homme alternative de fatigue et de repos : c'est cette balance égale qui procure des jouissances durables. Modération en tout , c'est bonheur ; non que je veuille exclure la chaleur du sentiment : ce n'est pas lorsqu'on sent , qu'il faut calculer. Loin de moi ces froides jouissances ; mais ces momens d'effervescence peuvent-ils durer toujours ? c'est

encore une de nos chimères ,
et des plus dangereuses : ils
ont un repos nécessaire : en
vain nous fatiguons-nous pour
les prolonger , nous usons no-
tre ame , et sentons avec hu-
meur notre impuissance : pro-
fitons mieux de ce repos ; qu'il
soit le moment de la réflexion :
rappelons alors nos idées ; cal-
culons notre passion , exami-
nons si la raison l'approuve ,
ses inconvéniens , ses avanta-
ges ; si elle peut véritablement
servir à notre bonheur ; si nous
pouvons nous y livrer sans
crainte ; et alors ou combattons-
la avec courage , ou jouissons
sans inquiétude , et ne craignons
pas d'être heureux.

Une source de bonheur donnée à l'homme, et celle où il peut toujours puiser, est la bienfaisance. Tout le monde peut exercer cette vertu. Etre bienfaisant n'est pas toujours donner de l'argent : le pauvre peut l'être comme le riche : l'homme qui manque du nécessaire physique veut ce nécessaire avant tout ; mais combien d'autres besoins l'homme n'éprouve-t-il pas ? un bon accueil est souvent un grand présent. Montrez de l'obligeance, de l'amitié, de la confiance : écoutez avec intérêt : mille services ne tiennent point à l'argent ; mais surtout sachez obliger ; n'ayez pas l'air de la

supériorité ; ne mettez pas un grand prix au service que vous rendez ; sachez gré de la reconnaissance, mais ne l'exigez pas ; ménagez surtout la vanité de celui que vous obligez : faites vous pardonner l'espèce de supériorité que vous avez dans ce moment ; qu'il ne croie pas voir en vous un bienfaicteur, mais un ami ; vous trouverez alors peu d'ingrats ; et quand il y en auroit, un fruit gâté que vous avez rencontré, vous empêchera-t-il de manger davantage de ces fruits ?

La nature a voulu que l'homme fût actif : sans cette action, il ne seroit qu'une végétation informe qui ne pour-

roit subsister par elle-même ; mais si la nature veut de l'activité , elle demande aussi de l'ordre et de l'économie.

L'ordre est en quelque sorte le moule où un corps doit se former ; c'est lui qui le modifie et l'organise ; lui seul peut arranger ses parties de manière à en composer un être sain , et existant sans effort dans la nature.

Mais comme tout corps , s'il ne s'accroît pas , tend à se détruire , la nature veut aussi de l'économie qui retienne les principes que le mouvement rassemble : gardons-nous de la confondre avec l'avarice ; si cette der-

nière jointe à l'activité forme quelque corps , ces corps (si je puis me servir de cette expression) ne sont que des cadavres qui ne peuvent devenir utiles que par leur dissolution.

Si tout être influe sur celui qui l'approche , et est modifié par lui , de cette influence réciproque doivent résulter toutes nos sensations ; deux mouvemens analogues s'aident et s'augmentent ; ils doivent donc produire une sensation agréable , puisque le mouvement donné en devient plus facile : deux mouvemens opposés doivent produire par leur contrariété une sensation pénible.

La vue du bonheur et de la santé plaît à un homme heureux et sain : elle aiguise la douleur de l'être souffrant et malheureux. Si nous voulons soulager nos semblables, n'oublions pas cette loi ; assimilons - nous , autant que possible , à leur état ; partageons leurs douleurs ; plaignons leurs peines ; l'être souffrant est foible et irritable.

Faire du bien est le plus grand bonheur qui soit réservé à l'homme : mais ce bonheur veut encore être acheté : il demande de la force et de l'activité : l'être foible cherche à éloigner de lui l'être souffrant , (de la peine du quel
il

il craint d'être affecté) par un secours prompt, mais souvent dangereux pour la société, souvent même nuisible à l'individu qui le reçoit.

Avant d'être bon, il faut être juste ; pour être juste, il faut contribuer autant qu'on peut à ce que chacun puisse retirer le prix de son travail et de sa bonne conduite. Favoriser la paresse est la bonté des foibles ; c'est un grand mal sociable. L'homme qui dans sa terre fera travailler ses vassaux, qui augmentera leur industrie, qui n'aidera chacun qu'en raison de ce que des malheurs particuliers le mettront dans l'impossibilité de suffire à ses besoins,

sera bien plus vertueux que celui qui , par des secours d'argent , donnés sans ordre et sans motif , voudra seulement écarter de lui les misérables.

Si soulager nos semblables est un bien ; si la vue du malheur est pénible , l'exercice de la justice demande de la force , puisqu'il nous expose nécessairement à des sensations pénibles. Il faut alors être soutenu par l'idée du bien général ; mais cette idée en soutenant notre courage , ne nous empêchera pas de souffrir quand il faudra punir des êtres qui souvent sont plus à plaindre que coupables. Tenons donc la balance d'une main ferme , puisque sa

chûte entraîne tant d'inconvé-
niens ; mais si elle doit pen-
cher , que le poids du malheu-
reux l'emporte.

Cette justice sévère et pénible à laquelle est cependant astreint l'homme vertueux , devroit bien guérir de la chimère de l'ambition : il faut vaincre sans cesse les sensations les plus naturelles , par l'idée même exaltée du bien général ; il faut que cette idée nous donne une force presque hors de la nature , pour désirer ce pouvoir qui met la balance dans nos mains : respectons ceux que l'idée seule du bien conduit , quand même leurs efforts seroient infructueux : pourquoi

si peu méritent-ils nos éloges ?

On sent, quelque soin qu'on prenne à se le cacher, que ses actions sont désapprouvées : on veut détruire cette sensation pénible, en forçant la plainte au silence, et en la séparant de nous par la barrière du pouvoir ; voilà souvent le seul motif de l'ambition ; voilà ce qui l'a faite regarder comme un vice, et lui a attiré la haine du foible et le mépris de l'homme sage : mais en condamnant les motifs dangereux de l'ambition ; craignons de la détruire entièrement, toute société veut des chefs ; toute société veut que chacun de ses membres lui soit

utile : gardons-nous donc de fuir le poste que le hasard nous donne , par une trop grande méfiance de nos forces , qui souvent ne sert que de prétexte à notre paresse. Tâchons de bien connoître le poids que nous devons porter , et ne le refusons qu'après nous être assurés que nous ne pouvons le soulever.

Tout ce qui est opposé à notre nature nous contrarie et nous déplaît : de-là nous voulons assimiler chaque individu à notre manière d'exister , l'accoutumer à la même impression que nous suivons ; de-là la manie des conseils et leur peu d'influence.

Tout être souffrant donne à nos organes l'impression de la douleur : notre premier mouvement est d'essayer si nous pouvons détruire en lui cette sensation qui nous déplaît ; de-là la pitié naturelle à tous les hommes ; de-là tout homme honnête , c'est-à-dire celui qui recevra avec des organes sains l'impression de la nature , sera contrarié par toute action qui sera une déviation de ses lois : mais comme l'être malade s'habitue à souffrir , de même on oublie les lois de la nature , on s'accoutume à voir des actions malhonnêtes.

Il faut pouvoir s'estimer soi-même , et préférer cette estime

à celle de tout le monde ; mais pour être heureux , il faut pouvoir joindre l'estime générale à la sienne ; ce sentiment demande donc beaucoup de force dans le caractère , mais il veut être éclairé par la réflexion , où il ne seroit plus qu'un ridicule outré : on se trouveroit continuellement en opposition avec l'opinion générale ; et alors on ne pourroit être heureux , car l'homme ne peut l'être seul.

Ce qui s'oppose le plus au bonheur est la vanité : elle ne nous donne jamais que des jouissances imparfaites ; c'est l'exagération la plus nuisible du sentiment estimable qui nous

fait un besoin de l'estime de nos semblables. La vanité peut se définir l'impression du mouvement des autres. Chacun doit exister par le mouvement qui lui est propre ; il doit être tel qu'il ne heurte pas celui des êtres qui l'entourent , mais être assez fort pour ne pas en suivre l'impression. Si on étoit heureux , on n'auroit pas de vanité : quand on ne trouve pas le bonheur en soi-même , on essaie si les idées des autres pourront y contribuer davantage ; mais peut-on raisonnablement l'espérer ? Livrés à la foule des mouvemens étrangers, les plus forts , les plus actifs que nous devons rencontrer ,

ceux qui par conséquent doivent davantage agir sur nous , sont ceux des passions , et encore ces passions ne sont pas les nôtres : le plus souvent entièrement étrangères à notre nature , pouvons-nous en attendre le bonheur ? Revenons aux idées simples. Chacun doit trouver le bonheur en soi-même s'il sait l'y chercher. La santé qui seule nous rend capables de toutes les facultés que nous avons reçues de la nature , et de l'emploi desquelles nous devons compte : faire du bien autant que nous pouvons ; le souvenir de cette existence qui est destinée à l'homme vertueux ; voilà les moyens de bonheur

que tous les hommes peuvent employer , et loin desquels ils ne trouveront qu'incertitude et erreur.

Le goût du beau et du bon est un bien : il doit exister dans un être bien organisé , et peut être la source de beaucoup de jouissances ; mais rien n'est plus malheureux que l'excès de délicatesse , qui nous fait un malheur de tout ce qui n'est pas parfait.

Craignons aussi une trop grande susceptibilité ; c'est l'exagération de la sensibilité. Tout sentiment exagéré ne peut contribuer au bonheur : c'est de tous les sentimens le plus dangereux , puisqu'il se déguise

sous le masque de celui qui doit nous rendre heureux.

Il faut jouir de ce qui est bien, le désirer, le chercher ; mais il faut savoir se soumettre sans murmure à la loi de la nécessité. On regarderoit comme un fou celui qui seroit malheureux de ne pouvoir parcourir les globes qui nous entourent : examinons sans partialité ; souvent nos plaintes ne sont pas plus raisonnables.

Je vais maintenant examiner l'homme dans l'état de société ; comment la société a dû se former ; son développement ; ce qui dès-lors doit lui être propre, ce qui doit lui être contraire.

L'enfance de l'homme est longue : dans l'enfance il est trop foible pour pourvoir à ses besoins ; les soins de sa mère sont nécessaires à son existence : ils sont même dans les premiers momens si multipliés, qu'elle peut difficilement pourvoir à la sienne. L'homme qui s'est attaché à elle par les liens du plaisir, qui lui doit de se voir renouveler dans son enfant, se charge naturellement de suppléer à leur foiblesse ; trois êtres se trouvent donc réunis pendant un temps assez considérable. L'homme qui avoit rassemblé ce qui étoit nécessaire à sa nourriture et à celle de sa petite famille, revenoit souvent fatigué.

fatigué. La femme , que les soins de son enfant rendoient sédentaire , pouvoit cependant s'occuper du soin de préparer ce que l'homme apportoit : elle cherchoit à le remercier, en rendant sa nourriture plus agréable. Ses soins, ses caresses lui faisoient bientôt oublier sa fatigue : la vue de son enfant qui lui sourioit ranimoit ses idées. Une société fondée sur des besoins et des soins mutuels devoit être heureuse : le souvenir de ce bonheur subsistoit même quand les besoins avoient diminué , et chaque individu s'en formoit une douce habitude. D'autres enfans venoient encore en resserrer les liens ; enfin ils acqué-

roient ensemble l'âge où le mouvement diminue , et où l'homme conserve ses habitudes.

Les enfans élevés long-temps sous les yeux de leurs parens , restèrent avec eux : le nombre de ceux qui contribuoient à la subsistance commune, augmentoit l'aisance de la famille ; les travaux se partageoient : l'un plus actif alloit à la chasse ; un autre rassembloit les troupeaux et en avoit soin ; les plus foibles ramassoient les fruits que la terre fournissoit d'abord spontanément ; car l'homme a commencé à exister dans le pays le plus favorable à son existence.

Les enfans , parvenus à l'âge

où l'homme sent le besoin de se reproduire , cherchoit une compagne. Dès ce moment il exista des rapports entre différentes familles : les hommes , éprouvant encore avec force toutes les impressions de la nature , sentoient que leurs rassemblemens leur donnoient un degré d'énergie qu'ils n'avoient pas seuls.

La nature leur indiqua donc de se rassembler surtout l'hiver , où elle a moins d'action , où des nuits longues laissent l'homme trop livré à ses seules forces diminuées , ainsi que celles de tous les êtres.

De-là vinrent les premiers rassemblemens ; mais tout le

monde étoit égal : seulement on respectoit le vieillard qui avoit élevé notre enfance : cette subordination fut la première et long-temps la seule connue.

Quand la population augmenta dans un pays , les fruits que la terre produisoit ne suffisant plus aux besoins de ses habitans , l'homme s'attacha à détruire les plantes qui lui étoient inutiles , et à imiter la nature pour favoriser l'accroissement de celles qui ser-voient à sa nourriture : chacun recueilloit les fruits qu'il avoit cultivés. Ce fut la première propriété et la plus juste.

Mais on s'apperçut bientôt que tous les terrains n'é-

toient pas également productifs. Dans une peuplade, le respect des vieillards modérait les contestations ; ils étoient les juges naturels des différens qui s'élevoient, et l'obéissance à laquelle on étoit accoutumé, donnoit la force à leurs jugemens ; ainsi les premières sociétés furent toutes fondées sur les besoins mutuels : elles contribuèrent au bonheur de l'homme ; ce fut l'âge d'or, dont le souvenir ne s'effaça jamais.

Dans ces premières sociétés les rapports étoient très-intimes : tout ce qui intéressoit un des membres intéressoit la société entière. Aussi quand diverses peuplades qui n'avoient

ensemble aucun rapport , vinrent à se disputer un même terrain , ou quelque pâturage , chacune des parties fut d'abord protégée par sa famille , bientôt par la peuplade entière.

Celui qui se distingua le plus par son courage et son sang-froid , fut choisi pour diriger tous les autres. Tels furent les premiers chefs ; mais ils n'avoient d'autorité que dans le moment de la guerre : ils redevenoient après simples citoyens.

Les guerres entre peuplades peu nombreuses , où une même passion anime avec énergie tous les individus qui les composent , doivent être très-meurtrières. Cependant quand on

eut été forcé , par une plus grande population , à se livrer à des travaux pénibles , l'homme réfléchit qu'il lui seroit avantageux de diminuer son travail , en y obligeant les ennemis qu'il pouvoit vaincre ; et dès-lors il se trouva intéressé à les conserver. L'homme vaincu acheta sa vie par la perte de sa liberté : il fut dévoué aux travaux les plus pénibles. La différence entre le maître et l'esclave n'avoit point de bornes : il se trouva alors dans le corps politique une classe d'hommes qui ne participoit pas aux avantages de la société. Dès ce moment il commença à être defectueux ; mais tout

étoit encore égal entre les maîtres.

Mais quand les guerres se prolongèrent , l'habitude de commander d'une part , celle d'obéir de l'autre , se forma dans une armée toujours subsistante , et donna naissance à la première monarchie.

Quand deux peuples à peu près égaux eurent long-temps mesuré leurs forces , tous deux également fatigués , ils réfléchirent qu'il ne résulteroit de leurs combats qu'une destruction mutuelle. Il se fit alors des accords entre différentes sociétés : dans l'intérieur des familles tout obéissoit encore aux anciens. Les lois n'étoient pas nécessaires.

Une peuplade nombreuse commença - t - elle à exciter la crainte de celles qui l'environnoient ; elles crurent devoir se garantir en s'unissant ensemble par des promesses de secours mutuels : telle fut l'origine et le modèle de toutes les lois , qui ne commencèrent à se propager dans l'intérieur des peuplades que lorsqu'elles devinrent nombreuses , et que les rapports mutuels furent affoiblis par leur trop grande étendue ; car les rapports d'homme à homme n'ont qu'un certain degré de force au-delà duquel ils vont nécessairement en diminuant.

On voulut forcer l'homme à

obéir à ces rapports qui n'étoient plus sentis ; ils étoient dès-lors hors de sa nature : les premières lois furent donc la suite de l'affoiblissement des rapports entre les hommes : mais les lois prouvent l'affoiblissement des rapports des hommes entre eux , et n'y remédient pas.

Il n'y a point de lois entre deux amis , et c'est la seule société qui soit restée libre ; elle existe cependant encore , du moins on en voit des exemples, malgré la dépravation des mœurs.

Il falloit donc augmenter dans les hommes la force de ces rapports qui les unissent , et la sensibilité qui les y sou-

met : mais presque toutes les grandes sociétés ont été formées par la crainte , par les guerres et par les troubles , et tout ce qui naît du trouble ne peut produire une organisation constante.

Toute société est donc fondée sur les rapports mutuels : plus ces rapports seront intimes , plus la société aura de force ; plus ces rapports seront fondés sur les besoins mutuels , plus elle contribuera au bonheur des individus. Les rapports fondés sur les besoins mutuels subsisteront ; ceux qui ne seront fondés que sur la crainte tendront toujours à se dissoudre.

De petites sociétés ~~peuvent~~ peuvent seules avoir l'énergie nécessaire pour rendre l'homme heureux. Ces petites sociétés pourroient s'unir par des traités , et graduellement il s'établirait une chaîne de pouvoirs entre lesquels il se formerait un équilibre ; mais pour que cet équilibre subsistât , il faudroit que chaque partie eût toute l'énergie dont elle est susceptible , et que toutes ces forces , comme celles de tous les individus qui existent , vinsent se perdre et se rectifier dans le grand mouvement général.

Mais si dans un grand gouvernement on veut s'occuper
des

des plus petits détails , la multitude emporte de sa masse le gouvernement qui veut la conduire : vous rompez la chaîne des êtres ; vous ne formez plus qu'une multitude de petits corps qui n'ont entre eux aucune relation : il n'existe plus aucune harmonie dans des mouvemens , et l'homme ne peut plus sentir les rapports qui le lient à la société.

L'égalité des hommes devient une chimère dans un grand corps politique surtout l'homme a droit à la santé, à la sûreté de sa conservation, à la conservation de sa propriété ; mais sa considération et sa puissance doivent être en

raison de son utilité dans le corps politique. Il faut , pour que tout s'y maintienne sans efforts , que la chaîne des êtres y soit établie et n'y soit jamais interrompue ; que les rapports que cette chaîne établit soient fortement sentis par les individus qui la composent , et que ces rapports contribuent à leur bonheur.

Mais presque tous les gouvernemens se sont occupés à détruire toute énergie dans le corps politique : effrayés de toute action vive , souvent nécessaire cependant pour rétablir l'équilibre qui tendoit à se rompre , on a eu recours , pour arrêter cette action , aux

remèdes les plus violens. Telles sont toutes nos lois criminelles : la violence de ces remèdes a elle-même effrayé ; on a vu qu'ils ne détruisoient pas le mal , on a voulu tout régler. Les lois se sont multipliées ; elles se sont souvent contrariées : on a cherché les moyens de les éluder quand elles sont devenues trop gênantes : on a vu peu de crimes , mais une multitude d'actions injustes , et qui prouvoient combien les liens de la société avoient perdu de leur force ; enfin on est venu au point de méconnoître les rapports qui lient les hommes entr'eux , de douter si ces rapports existoient ; on a pu con-

devoir enfin une union entre des êtres tous divisés entre eux.

Mais si l'homme ne doit pas exister seul, s'il veut jouir des avantages que la société procure, il doit s'attacher à bien connoître, à sentir avec force tous les rapports nécessaires à l'ordre et à la conservation de la société, 1°. les rapports d'homme à homme, 2°. les rapports de l'homme dans sa famille, 3°. les rapports avec le corps politique.

Ce sont de ces rapports que résultent tous nos devoirs: ce n'est que par l'accomplissement de ces devoirs qu'une société peut rendre l'homme heureux,

et si elle ne le rend point heureux , elle ne peut subsister long-temps , car l'homme tend nécessairement à être heureux.

Mais celui qui veut être heureux seul , qui méconnoît les liens qui l'attachent à l'homme , ne trouvera jamais le bonheur.

Les liens de la société sont si nécessaires , cette nécessité est si fortement imprimée dans nos cœurs , qu'il existe des conventions suivies avec exactitude dans les associations les plus dépravées. Une bande de voleurs a ses lois , et celui qui viole toutes les lois de la nature est exact à observer celles de son association ; mais tout

ce qui est hors de la nature ne peut subsister long-temps , et les mêmes passions qui ont formé ces associations vicieuses , les détruisent bientôt.

Les rapports d'homme à homme sont les premiers de tous : si ces premiers rapports sont méconnus , aucune société ne peut exister : le plus important de tous est la véracité ; toute convention n'a pu subsister que par elle ; sans elle l'homme seroit livré à un état inquiet qui le fatigueroit bientôt , à une méfiance qui l'éloigneroit de son semblable.

La justice est encore une base fondamentale , sans laquelle toute société doit se

rompre : loin d'augmenter nos forces , elle ne seroit plus qu'un choc d'efforts contraires qui devroient se détruire : le respect de la propriété en dérive nécessairement. La première propriété a dû résulter du travail de l'homme : il a le droit de jouir du fruit de son travail sur une terre originellement commune à tous : la maison qu'il a bâtie , le champ qu'il a défriché lui ont donc appartenu ; sans cette loi chacun fût resté dans l'inaction.

La pitié. Tout être souffrant nous affecte douloureusement : la nature qui a lié tous les êtres nous fait souffrir de sa douleur , et nous donne le be-

soin de le secourir : ce sentiment se fait sentir en raison que nous pouvons être plus utiles. Donnez à l'homme un grand pouvoir de faire du bien ; il sera bon. L'impuissance d'être utile le rendra au contraire méchant ou au moins indifférent.

L'humanité. C'est ce sentiment qui fait que nous ne pouvons être heureux seuls ; que notre existence s'augmente de celle de ceux qui nous entourent , qui nous fait partager leurs sensations ; qui dès-lors intéresse notre bonheur , à ce que les sensations de ceux qui nous entourent soient agréables , pour ne nous renvoyer que des reflets agréables.

Ce sentiment nous intéresse à la conservation et au bonheur de tous les êtres de notre espèce , même de ceux dont l'espèce a analogie avec la nôtre. Un homme cruel pour les animaux ne sera pas un homme humain.

Ce sentiment unissant deux êtres avec sa plus grande énergie , est ce qu'on nomme amitié. Les forces de l'homme étant bornées, ce sentiment est d'autant plus fort , qu'il est moins divisé : ce n'est que par sa concentration qu'il acquiert de la force : divisé , il peut nous produire beaucoup de sensations agréables qui suffiront à notre conservation et à notre

existence , si rien ne vient la troubler ; mais si des accidens surviennent , nous aurons besoin d'une action plus forte , et c'est alors que l'amitié nous devient nécessaire ; elle nous redonne la force dont nous avons besoin pour supporter nos maux , comme les organes sains de notre corps travaillent à guérir ceux qui peuvent être affectés.

L'amitié est donc nécessaire au bonheur de l'homme ; elle augmente notre existence. La présence d'un ami anime notre joie et calme nos chagrins. Il nous aide à les supporter , et la trace du malheur s'efface promptement , mais l'homme

malhonnête ne peut connoître ce charmant abandon qui fait le charme de l'amitié.

Les rapports d'homme à homme sont très-simples , mais ils sont très-forts : on ne peut les violer sans être averti par une voix secrète qui nous répète sans cesse que nous faisons mal , que nous n'avons plus droit aux avantages que la société procure quand nous en brisons les liens.

Les rapports de l'homme dans sa famille. Ils sont longtemps les plus forts de tous : une famille a été la première de toutes les sociétés : la nature qui veut conserver tous les êtres qu'elle produit, a mis

entre un enfant et ses parens, un rapport intime qui existe avec une telle énergie, que les êtres les plus cruels y sont soumis.

La femme supporte sans ennui les soins multipliés qu'exige le développement de l'enfance.

L'enfant est tellement lié à l'existence de sa mère, qu'il souffre et témoigne sa souffrance par des cris, du moment qu'elle en est éloignée.

Plus l'enfant a besoin de sa mère, plus ces rapports ont de force : ces soins durent jusques au moment où les forces de l'enfant peuvent suffire à ses besoins. Le père se charge encore d'achever son développement,

ment , en l'accoutumant aux fatigues et aux travaux : il veille et dirige encore ses premiers mouvemens.

Dans l'homme , où d'un côté les soins , de l'autre la confiance, ont duré très-long-temps, il s'est formé une espèce d'habitude qui subsiste encore quand ils ne sont plus nécessaires. Plus ces rapports pourront se soutenir avec force, et plus on trouvera le bonheur dans l'intérieur de sa famille.

Une famille seroit heureuse s'il pouvoit exister entre deux époux égards, considérations, amitié.

Surveillance, soin et indulgence des pères pour les enfans.

Respect , soumission et confiance des enfans pour leurs pères.

Voilà donc la base de tous leurs devoirs : les devoirs sont la représentation des sentimens qui nous rendroient heureux , s'ils pouvoient exister ; sans ces sentimens nous ne pouvons l'être : tout ce qui nous en rapproche contribue donc à notre bonheur , autant que notre position nous en rend susceptible.

Les rapports de l'homme avec les corps politiques.

Ces rapports sont les moins intimes et les moins sentis , surtout dans une grande société : cependant personne ne doit jouir des avantages que la

société procure, sans les remplir. Tout homme doit à la société de contribuer à la cause commune par son travail et par l'emploi de ses forces: il doit se soumettre aux lois qu'elle a établies, et il ne doit y être considéré qu'en raison des services qu'il lui rend. Il doit avoir besoin de son estime, et chercher à la mériter. Ne perdons jamais de vue les devoirs que ces rapports nous imposent: tenir fortement à ces rapports est l'honnêteté. Elle seule peut nous rendre heureux. Hors des lois de la nature il ne peut y avoir de route assurée, et une marche toujours vague et incertaine est encore plus fati-

guante , qu'une marche contrariée par une multitude d'obstacles. L'honnêteté sera toujours un guide sûr qui nous empêchera de nous égarer : mais si l'homme obligé de vivre au milieu de maladies contagieuses doit observer un régime exact , dans une société corrompue il doit tenir davantage à des principes sévères : plus nous serons assurés de la sévérité de nos principes , plus nous aurons d'indulgence pour tout ce qui nous entoure. Non, cette indulgence humiliante pour les autres , qui veut établir sa force sur leur foiblesse , qui blesse par le mépris et n'est que le produit de la vanité : il

faut regarder l'homme malhonnête comme un être malade , qui est malheureux de ne pas connoître la vérité : et comme une partie malade n'empêche pas les autres de faire leurs fonctions , un défaut n'exclut pas toute bonne qualité : ce sont ces qualités qu'on retrouve encore en grand nombre , qui soutiennent la société et maintiennent l'harmonie , quoique souvent troublée par des intérêts particuliers ; mais si tous les êtres qui composent la société cherchent à s'isoler , alors la société tend à se dissoudre. C'est la plus grande déviation des lois qui servent au bonheur de l'homme.

F I N.

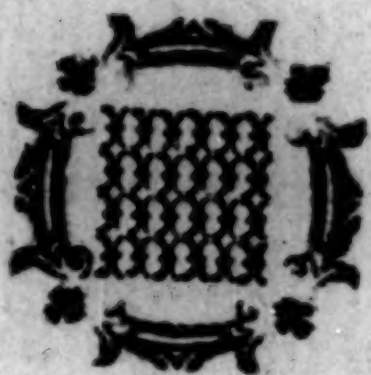
A circular library stamp from the British Museum. The text "BRITISH" is at the top, "29 JU 76" is in the center, and "MUSEUM" is at the bottom.

F. I. M.

MORCEAUX

DÉTACHÉS

TRADUITS DE L'ANGLAIS.



A LONDRES.

M. DCC. LXXXVII.

MORCEAUX

DETACHES

TRAITS DE L'ART



A I

M. D.



MORCEAUX

DÉTACHÉS

TRADUITS DE L'ANGLAIS.



SOCRATE répondit aux reproches qu'on lui faisoit de la petitesse de sa maison : Plût à Dieu que d'amis elle fût toute pleine : telle étoit l'opinion de ce philosophe sur la rareté de ce sentiment. On ne peut don-

ner le nom d'amis , qu'à bien peu de ceux que les différens rapports de la société réunissent.

Il faut tant de circonstances, tant de qualités pour former une amitié véritable ; tant d'événemens la détruisent , que la plus grande partie de l'humanité n'en connoît que le nom. La personnalité , l'empire des passions en rendent incapable. La personnalité nous fait regarder comme une diminution de notre bonheur , de le communiquer aux autres. L'empire des passions la rend froide et languissante : alors elle contribue peu à notre bonheur , et ne peut subsister : mais outre

ces défauts essentiels , beaucoup d'autres plus légers rendent inhabile à ce sentiment. L'incertitude , l'inconstance , trop de vivacité pour de nouveaux objets , en relâchent trop les liens. Quelques-uns se livrent trop facilement au soupçon ; d'autres , trop attachés à leur opinion , regardent toute contradiction comme insulte ; d'autres , sont trop réservés ; d'autres , trop communicatifs et trop faciles. Une bienveillance trop générale détruit la chaleur du sentiment particulier.

L'amitié exige non seulement l'estime mutuelle , mais encore une convenance de caractère : des agrémens et quelques qua-

lités attrayantes peuvent nous séduire un moment ; mais il n'est point d'amitié constante sans la vertu pour base : elle veut aussi l'égalité des rangs. On ne peut jouir d'un bien qu'on ne peut rendre ; l'échange doit être égal , mais l'amitié est nécessaire au bonheur : jamais l'homme n'a été seul aussi heureux qu'il pouvoit l'être. Le feu du plaisir isolé s'éteint bientôt sans force et sans chaleur.

Obidah quitte son caravanserail au lever du soleil , et poursuit sa route dans les plaines de l'indostan. L'espérance et le désir l'animoient , il s'avance

vance avec légèreté dans la plaine, les zéphirs rafraichissoient les airs; les arbrisseaux étoient encore chargés de rosée, la rose exhaloit ses plus douces odeurs, le chant mélodieux des oiseaux se faisoit entendre. Tout étoit jouissance pour lui, et il s'y livroit sans crainte.

Bientôt le soleil s'élève sur l'horison, la chaleur commence à le fatiguer, un berceau près de là l'invite au repos. Il jouit un instant de sa fraîcheur; mais il doit continuer sa route. Il apperçoit dans un bois voisin un sentier qui lui semble avoir la même direction: il profite de ce moyen de diminuer sa

fatigue. Des fleurs , des fruits s'offrent sur ses pas ; il s'arrête pour les cueillir. Ce sentier suivoit dans son cours un ruisseau , qui descendoit en serpentant de la montagne , et couloit avec un doux murmure : la fraîcheur de ses bords émailés avoit rassemblé les oiseaux , qui faisoient entendre leur ramage. Obidah s'arrête un moment , craignant de s'écarter davantage. C'étoit l'instant de la chaleur la plus vive ; le chemin étoit difficile dans cet endroit , il espère que le sentier finira par le rejoindre après quelques détours.

Il le suit donc encore , mais avec inquiétude. Plus incertain ,

sa marche se rallentit ; il s'arrête à chaque objet agréable , fait répéter les échos ; il s'écarte pour examiner un point de vue , une cascade. Cependant le jour commence à baisser : il a perdu le chemin de vue ; il craint , en retournant sur ses pas , de ne pouvoir le retrouver. Pendant ces incertitudes , le ciel se couvre de nuages , l'orage se forme. Alors il sent vivement sa faute ; il regrette la molesse qui l'a conduit dans le bois , la vaine curiosité qui l'a égaré. Il reconnoît qu'on perd le bonheur en cherchant le plaisir. Un coup de tonnerre le tire enfin de sa rêverie.

Il se resout à vaincre tous les obstacles pour reprendre sa route. Il se prosterne , recommande sa vie à l'auteur de la nature , et se lève avec confiance et tranquillité : il tire son sabre pour se défendre des bêtes féroces. Les cris lugubres des oiseaux de nuit portoient de tous côtés l'épouvante : l'obscurité la plus profonde redoubloit l'horreur de ces déserts ; les vents faisoient frémir les arbres , et les torrens tomboient avec fracas.

Il marche au milieu de cette scène effrayante , incertain si chaque pas qu'il fait contribue à le sauver , ou l'égare encore davantage. Ses forces s'épuisent,

son haleine est plus courte ;
 ses genoux tremblent sous lui,
 Prêt à se résigner à son mal-
 heur, il apperçoit à travers les
 branches une foible lumière.
 Il s'avance de ce côté, et dé-
 couvre qu'elle vient de la ca-
 bane d'un hermite. Il s'y pré-
 sente humblement ; on l'y re-
 çoit : le vieil hermite lui sert
 les provisions qu'il a ramassées
 pour lui-même. Obidah en pro-
 fite avec empressement et re-
 connoissance. Le repas fini,
 l'hermite lui demande quel évé-
 nement l'a conduit dans ce lieu.
 Depuis vingt ans que j'habite
 ce désert, lui dit-il, vous êtes
 le premier qui y ait pénétré.
 Obidah lui raconte son avan-

à une autre. L'habitude de céder nous rend incapables d'y résister ; par degrés nous oublions l'objet de notre voyage. Les affaires nous accablent , nous nous plongeons dans la débauche : nous nous égarons de plus en plus , jusqu'à ce que les infirmités de la vieillesse arrêtent notre course ; alors nous regardons en arrière avec horreur. Les remords viennent : nous souhaitons , mais trop souvent en vain , n'avoir pas quitté le chemin de la vertu. Heureux , mon fils , celui qui , comme vous , ne se livre point au désespoir ; qui malgré l'obscurité de la nuit et son épuisement , fait encore des efforts

et conserve l'espérance , qu'un repentir sincère ne sera point rejeté , qu'il peut revenir de ses erreurs , et qu'en invoquant les secours du ciel les obstacles s'applaniront devant lui. Allez maintenant vous reposer , mon fils , et quand le jour appellera au travail vous reprendrez votre route.

M..... Il est très-fâcheux , pour un homme très-curieux , d'être placé à une grande distance de la source des nouvelles , et non seulement de ne recevoir le courant des événements , qu'après qu'il a rassasié la plus grande partie de la nation ; mais encore de trouver son cours troublé par le mé-

lange de différens canaux qu'il traverse.

Un de mes plus grands plaisirs est de savoir ce qui se passe dans le monde , de connoître les projets des politiques , les vues des gens en place , les espérances de ceux qui y prétendent ; quand les changemens du gouvernement approchent , qui est culbuté , qui arrive aux honneurs , qui est sur le point d'être disgracié. Mais souvent comme nos desirs sont au-delà de nos moyens , cette soif des nouvelles n'est pas soutenue par la possibilité de la satisfaire. Placé dans une campagne éloignée , je suis condamné à confondre

toujours l'avenir avec le passé ,
 à prévoir des événemens déci-
 dés depuis long-temps , à rêver
 sur l'exécution d'un projet déjà
 réussi ou manqué. Je suis per-
 pétuellement trompé dans mes
 conjectures , et je ressemble à
 un homme qui , cherchant avec
 un télescope une étoile éloi-
 gnée , n'en pourroit saisir le
 point que lorsqu'elle auroit déjà
 changé de place. La douleur
 d'être ainsi en arrière de tout
 le monde actif , dans mes ré-
 flexions et mes découvertes ,
 est encore nécessairement aug-
 mentée par la vivacité de ceux
 que leur santé , leurs affaires
 ou leurs plaisirs attirent ici.
 Car sans avoir égard au désa-

avantage insurmontable de ma situation , et à l'ignorance inévitable à mon éloignement de la scène générale , ils me traitent avec le plus grand mépris , pour ne pas savoir ce que toute la sagesse humaine ne pourroit deviner , et ils paroissent attribuer à la supériorité de leur esprit , ce qu'ils ne doivent qu'au hasard de leur position. Ils sont , je l'avoue , trop encouragés à cette hauteur par le respect que nous leur portons. L'arrivée d'un de ces nouvellistes n'est pas plutôt connue , que nous nous rassemblons de tous côtés autour de lui , et par des questions sans nombre nous augmentons l'opinion

l'opinion qu'il a de sa propre importance. Il est entouré par une multitude qui lui parle de ses doutes , le fait juge de ses paris : comme un être arrivé de quelque région plus parfaite , il devient l'oracle infallible , et décide despotiquement.

Ne pourroit-on pas soupçonner qu'ils abusent quelquefois du respect que nous avons pour eux , et qu'ils nous en imposent en se parant à nos yeux de la science universelle ? Il n'y a pas , à les entendre , un seul objet qu'ils ne connoissent. Ils donnent sur tout une réponse péremptoire. Ils connoissent également la cour , la ville , les lieux publics , la bourse , et ils

vous diront sans hésiter le moment où les fonds doivent hausser , et où le ministère doit changer.

Une courte résidence à Londres autorise un homme à tout savoir , à avoir de l'esprit et des manières , et à un empire despotique sur le provincial , qu'il honore d'une visite. J'étois tenté dernièrement de m'élever contre ces prétentions , et je doutois si quelquefois on ne pouvoit pas refuser ce respect aveugle , jusqu'au moment où on seroit plus convaincu du mérite de ceux qui l'exigent.

Je me souviens qu'il y a environ sept ans un nommé Frolick , grand garçon , les cheveux

plats , n'étant connu que par ses fredaines , fut retiré de l'école pour aller étudier le droit à Londres. Comme rien ne portoit à croire qu'il fût destiné par son esprit à quelque fortune extraordinaire , on l'avoit totalement oublié : l'été dernier on apprit subitement que M. Frolick arrivoit dans la première chaise de poste qui ait paru dans ce village , et qu'il voyageoit avec une telle rapidité qu'un de ses postillons s'étois cassé la jambe , et un autre avoit pensé être étouffé dans un sable mouvant ; mais que M. Frolick en étoit fort peu affecté , ces accidens-là étant fort communs à Londres.

M. Frolick parut le lendemain à la promenade , et nous vîmes l'effet de l'éducation d'une grande ville : sa parure , sa manière de parler , ses idées , tout en lui étoit nouveau. Il cachoit peu son mépris pour tout ce qui pouvoit différer des opinions ou des usages consacrés par la mode. Il nous fit connoître le ridicule de nos basques , de nos paremens et de nos chapeaux ; il nous conseilla de réformer mille défauts choquans dans notre habillement , sur notre table & dans notre conversation. Si quelques-unes de ses phrases étoit inintelligibles , il ne pouvoit cacher sa joie , croyant établir par-là sa supériorité , et

souvent il en différoit l'explication pour jouir plus long-temps de son triomphe.

S'il nous contoit une histoire, il avoit soin d'y accumuler des noms de rues, de places, de lieux que nous ne pouvions connoître. Les tours que les porteurs et les falots jouoient aux provinciaux étoient ses sujets favoris. Est il avec les dames ? il leur parle des plaisirs qu'il pourroit leur procurer à Londres ; mais il les avertit qu'elles auront à leur arrivée bien peu d'usage du monde. Il ne nous a pas encore expliqué ce que c'est que cet usage du monde, quoiqu'il en parle sans cesse, & que ce soit selon lui.

la science la plus importante. Mais le récit de ses aventures est ce qui a le plus excité ma curiosité. Il réunit, à l'entendre, tous les caractères et les grandes qualités dont l'homme est susceptible. Ce qui distingue le héros, ce qui donne de la célébrité au génie, ce qui fait chérir un amant, M. Frolick le possède; sa vie depuis sept ans est remplie par les intrigues et les courses les plus périlleuses, et par-tout il s'est fait craindre, envier et admirer.

Je ne sais si tous les officiers de la marine pourroient rassembler dans leurs journaux autant de dangers qu'il en a couru sur la tamise. Il a couru les mêmes

risques sur terre ; il a dormi avec confiance sur un tombeau ; il s'est défendu contre des bandes de voleurs ; il a escaladé les fenêtres de toutes les beautés célèbres , il a été poursuivi par mille rivaux. Mais son esprit est encore plus célèbre que sa bravoure : il est le juge de tous les ouvrages d'esprit ; un musicien ne peut avoir de réputation , s'il n'a l'aveu de M. Frolick. Le parterre suspend son jugement pour attendre le sien ; il décide à son gré de tous les plaisirs publics , de toutes les disputes de jeu , de tous les usages , et de toutes les modes.

Il connoît tous ceux dont on voit le nom dans les papiers

publics ; il y a peu de places , soit civiles soit militaires , à la nomination desquelles il n'ait contribué. On l'a souvent consulté sur la guerre ou sur la paix, et la nation ignore encore les obligations qu'elle a à M. Frolick.

Malgré tous ces discours pompeux , je ne peux trouver à M. Frolick plus d'esprit , de connoissance et de courage qu'à un autre , et je ne crois pas que son séjour à la ville lui ait été fort utile. Quand il parle de sujets à la portée de tout le monde , il ne diffère des autres que par sa vivacité à interrompre , et par son air de mépris. S'il a une grande réputation à

Londres , je conclus qu'il faut peu d'esprit pour y réussir , ou que M. Frolick juge au-dessous de lui de le faire connoître ici , ou que notre bêtise provinciale détruit la force de son esprit , comme le pôle détruit l'effet de l'aiguille aimantée. Je ne voudrois cependant pas , comme certains philosophes trop ardens , m'épuiser en recherches sur la cause avant de constater l'effet. Je desire savoir si vous avez entendu parler du fameux M. Frolick ; si d'autres bouches que la sienne font son éloge , j'y joindrai volontiers le mien. Mais s'il s'est vanté parmi nous d'honneurs qu'il ne doit qu'à son imagination , je le démas-

querai avec toute la franchise d'un campagnard , et le prierai de chercher des lieux où on soit plus crédule.

Les sujets de la plus grande importance et de la certitude la plus positive , sont souvent éloignés de nos regards par les plaisirs , les affaires ou les distractions plus calmes de l'étude et de l'imagination. Le hasard les rend-il l'objet de la conversation , même de la discussion ? rarement ils nous affectent ; ils fournissent quelques raisonnemens qui font briller l'esprit ; on écoute , on applaudit et on n'y pense plus.

Le philosophe peut voir et démontrer la folie de nos espérances , de nos craintes et de nos désirs. Mais chaque instant prouvera combien ces connoissances influent peu sur lui. Suivez-le dans sa conduite , vous le verrez agir par les mêmes principes qui meuvent le vulgaire ignorant , partager les mêmes plaisirs , les mêmes chagrins , poursuivre avec la même ardeur les mêmes biens , saisir avec transport ces mêmes richesses qu'il sait ne pouvoir garder , et savourer l'éloge qu'il a obtenu , en prouvant que la gloire n'avoit nulle valeur. La sagesse n'est point le privilège particulier du géomètre : ces

préceptes sublimes et importants n'ont pas besoin de connoissances profondes ; ils se gravent dans l'esprit sans le secours de l'éloquence , et se comprennent sans l'art de l'analyse ; chacun peut les donner , chacun peut les concevoir. Celui qui désire sérieusement connoître sa position , et voir le monde sous un juste point de vue , trouvera des instructions de tous côtés , s'il veut pénétrer derrière la scène que l'art et nos passions cherchent à déguiser et à décorer , s'il veut voir la vie dépouillée de ces ornemens que nous offre le monde , et réduite à son néant véritable. Le voile est déchiré dans la chambre
d'un

d'un mourant ; il y verra la vanité sans illusion , le pouvoir sans son sceptre , et le masque de l'hypocrisie arraché.

L'ami que j'ai perdu avoit du génie ; il étoit sensible à l'accueil et à l'éloge. Caressé par des gens riches et puissans , il se voyoit en passe de parvenir. Cette perspective avoit ému son ambition. Dans ces circonstances il fut attaqué d'une maladie de langueur , que dès le premier instant il jugea incurable. Dès-lors il abandonna toutes ses idées chimériques de grandeur et de bonheur : du moment que sa santé s'affoiblit , il ne goûta plus aucun plaisir. Ses amis lui parloient de sa réputa-

tion , et l'y trouvoient insensible. Richesses , pouvoirs , gloire , perdent tout leur prix , si demain ces richesses peuvent être possédées par d'autres , si cette nuit notre pouvoir expire , si dans peu de momens l'éloge quelque mérite , quelque vrai qu'il puisse être , ne doit plus flatter nos oreilles.

Le souvenir de quelques actes de bienfaisance pouvoit seul le tirer de son accablement , et le distraire du sombre de ses idées. Tout ce qui tenoit à la vie , il le regardoit comme un songe au moment du reveil. Toutes ses idées étoient absorbées par celles d'un autre monde , et toute conversation qui le

distrayoit de cette idée , le fatiguoit.

Nous avons fermé ses yeux , nous avons entendu son dernier soupir. A ce moment j'éprouvai une sensation dont je n'avois nulle idée. Je ne peux rendre la confusion de mes pensées ; la douleur qui m'oppressoit , la sombre terreur qui s'empara de moi. Les mouvemens qui m'agitoient étoient trop forts pour laisser place à d'autres idées ; mais trop douloureux pour être soufferts , leur violence ne pouvoit durer : ils s'appaisèrent ; je pleurai , je sortis , et me calmai.

Depuis j'ai souvent pensé aux effets que la vue de la mort doit

produire sur ceux qui sont capables de réflexions. Les autres voient ce spectacle sans attention. Leurs amis, leurs ennemis disparaissent sans qu'ils éprouvent la moindre émotion, et sans leur rappeler qu'eux-mêmes sont sur le bord du précipice, et tomberont bientôt dans le gouffre de la nuit éternelle.

Il me semble que la mort augmente notre respect pour le bien, et diminue notre haine pour le mal. Ces vertus auxquelles nous portions envie, parce qu'elles éclipsoient notre gloire, ne peuvent plus nous nuire, nous n'avons plus d'intérêt à leur refuser notre éloge. La méchanceté dont nous crai-

gnions les effets devient sans force , et celui dont le nom excitoit en nous des mouvemens de terreur et de rage , nous le regardons avec pitié et avec mépris.

A la mort d'un ami nous excusons ses foiblesses , nous oublions ses fautes ; nous nous ressouvenons de mille qualités que nous n'avions point remarquées , et nous voudrions , mais trop tard , lui faire goûter le bonheur qu'il nous procuroit sans exciter notre reconnoissance.

II Mais ce qui afflige le plus une ame honnête , est la mort de celui que nous avons offensé ; nous ne pouvons plus répa-

rer les maux que nous avons faits ; notre repentir est inutile.

La mort de celui avec qui nous sommes en rivalité, change sur lui toutes nos idées. Celui qui allarmoit notre jalousie avoit des qualités qui méritoient notre estime. La mort détruit les intérêts qui nous séparoient de lui, quelques importants qu'ils pussent être. Nous regrettons de n'avoir pas été son ami.

Tels sont nos sentimens quand le voile des passions est tombé. Mais nous chérissons notre erreur jusqu'au moment où il n'y a plus de recours. Tandis qu'il en est temps encore faisons donc ce que nous désirons.

rions avoir fait alors. Soyons sensibles aux soins de nos amis ; occupons - nous de leur bonheur ; réparons les torts que nous pouvons avoir , et rendons justice au mérite.

Mon cher Monsieur, quoique maman me dise que je suis trop jeune pour parler à table , j'écoute avec grand plaisir la conversation des gens instruits , sur-tout s'ils parlent de choses que je ne puis comprendre. C'est pourquoi dernièrement j'ai pris le plus grand intérêt sur le changement de style , qu'on doit faire , dit-on , par acte du parlement. Un jour que ma mère

étoit sortie, je demandai à un fameux savant ce que c'étoit que le style : il me dit qu'il avoit peur que je ne pusse le comprendre, même après me l'avoir expliqué ; mais que c'étoit la manière établie de calculer les temps. Il n'étoit pas trop vraisemblable, en effet, que je pusse l'entendre, car jamais je n'ai calculé le temps, et je ne vois pas trop la peine de calculer une chose que nous ne pouvons garder. Il ne me dit point si on devoit compter le temps passé ou le futur ; mais ayant bien considéré le tout à part moi, je trouve une folie de compter le temps passé comme l'argent qu'on a dépensé ;

pour l'avenir , de le calculer ne sert qu'à l'éloigner ; aussi quand on m'a promis quelque plaisir , j'imagine toujours le temps le plus court possible.

J'ai depuis écouté fort attentivement tous ceux qui ont parlé sur ce sujet , et j'ai cru m'appercevoir que beaucoup ne l'entendoient pas mieux que moi ; & quoiqu'ils se récrient souvent sur l'erreur où nous étions , et qu'ils se réjouissent de nous voir plus savans que nos ancêtres , je n'ai pu découvrir par leurs discours que quelqu'un soit mort plutôt , ou ait été marié plus tard , pour avoir mal calculé le temps , & je commence à

croire que tout ceci n'est que beaucoup de bruit sans grand effet.

Dernièrement deux amis de papa, M. Cycle et M. l'Etoilé, tous deux, à ce qu'il m'a paru, d'un grand savoir et capables de faire un almanach, se mirent à parler sur le nouveau style. Charmant M. l'Etoilé ! je suis sûre que j'en aimerai le nom tant que je vivrai : il affirma avec une contenance fière à M. Cycle, que jamais nous ne pourrions nous remettre sans une année de confusion. Mon cher Monsieur, avez-vous jamais entendu parler d'une idée aussi charmante ; une année toute entière de confusion ?

Quand nous avons eu ici les marionnettes chez maman , j'ai trouvé qu'une nuit de confusion valoit mille nuits de repos. Et si je peux voir une année de confusion , une année entière , des cartes dans une chambre , de la danse dans une autre ; ici une fête , là une masquerade , des jeux , des voitures , de la foule , des folies et de nouvelles modes , peu m'importe que le reste du temps on le compte par l'ancien ou par le nouveau style ; car je suis résolue de m'échapper dans le tumulte et de jouer mon rôle comme tout le monde , et je serai bien malheureuse si je ne peux acquérir un mari et une voiture ,

pendant l'année de confusion.

Cycle qui n'est ni si beau ni si jeune que l'Etoilé, soutint gravement qu'on pouvoit éviter tout embarras en retranchant onze jours du compte, et quand il n'y auroit que ce changement, je regardois encore le nouveau style comme une chose fort agréable, car maman me dit que j'irai à la cour quand j'aurai 16 ans; et si je puis souvent parvenir à retrancher onze jours à la fois, mon temps d'esclavage sera bientôt fini: il est extraordinaire que depuis que l'on complotte contre le temps, on n'ait pu encore parvenir à le tuer par arrêt du parlement. Mon cher Monsieur,

si

si vous avez quelque crédit , faites seulement retrancher une fois onze mois , et je me trouverai aussi vieille que quelques femmes mariées. Mais je ne vous le demande qu'au cas que vous verriez que le projet de M. l'Étoilé ne pût réussir; car sûrement rien ne peut me plaire comme une année de confusion ; je ne serai plus obligée alors d'écrire et puis de coudre , d'attendre un jour le maître à danser , le lendemain le maître de musique , j'irai courir de bals en bals et de spectacles en spectacles. Je passerai mon temps sans avoir rien à faire et sans en rendre compte ; je sortirai sans dire où je vais , et je rentrerai sans

avoir égard aux heures prescrites et aux règles établies dans la maison. Je suis , Monsieur , votre humble servante ,

PROPERANTIA.

M. Les moralistes n'ont pas, à ce qu'il me semble assez calculé l'influence des détails sur le bonheur de la vie. Ils enseignent la pratique des vertus essentielles , mais ils dédaignent d'abaisser leurs regards sur ces qualités qui n'ont d'importance que par leur effet répété. Elles ne produisent point de grand événement, mais leur action qui échappe à nos yeux, étant continuelle,

donne à notre existence la douceur ou l'amertume. Elles agissent sur le moral comme l'air sur le physique ; nous le respirons sans attention , et ne nous appercevons que par ses effets dangereux du principe qui le corrompt.

Quoique ces vertus subalternes ne vous aient point paru indignes de votre attention , vous avez oublié de faire l'éloge de la bonne humeur. Cependant un peu de réflexion vous montrera que c'est le baume de la vie , et que mille autres qualités plus distinguées lui doivent leur agrément. Sans bonne humeur , la science et le courage peuvent donner cet

empire que le lion exerce dans ses déserts. Sans bonne humeur la vertu se fait respecter et nous éblouit par son éclat, mais nous n'osons l'approcher et nous ne sommes tentés ni de l'aimer ni de la prendre pour modèle.

La bonne humeur peut se définir l'habitude de la bienveillance, une douceur et une facilité constante de manières, qui invite à nous approcher en promettant l'indulgence. C'est ce sentiment qu'on éprouve quand les premiers mouvemens d'une joie vive sont apaisés; et que l'ame n'est plus agitée que par une suite répétée de douces émotions.

La bonne humeur est le milieu entre la gaieté et l'indifférence ; c'est l'état que produit en nous le spectacle du bonheur.

Quelques personnes imaginent que pour plaire, il faut se livrer à la gaieté et exprimer leur joie par des rires et des plaisanteries continuelles ; quelque temps on les applaudit, mais leur succès est de peu de durée. Après nous en être amusés un instant, nous cherchons le repos et la bonne humeur, comme les yeux bientôt fatigués de l'éclat du soleil, cherchent la verdure et les fleurs.

La gaieté diffère de la bonne

humeur comme les parfums de l'odeur des fleurs. L'une nous fatigue, l'autre nous plaît et nous ranime. La gaieté finit souvent par déplaire : on s'efforce de la partager, mais souvent on n'y peut réussir. La bonne humeur est plus à la portée de tout le monde, et elle plaît, surtout en ce qu'elle n'offense personne.

On sait que le plus grand moyen de plaire est de montrer qu'on nous a plu, d'inviter à la liberté et à la confiance, et d'éviter toute apparence de supériorité qui pourroit embarrasser. Beaucoup de personnes ont réussi par ce moyen à plaire généralement.

Celui qui veut avoir des succès dans le monde , doit n'exciter ni jalousie , ni crainte ; il ne faut point qu'il prétende à des qualités brillantes , mais à celles qui sont agréables ; qu'il demande d'être aimé , plutôt que de vouloir forcer notre estime. Vous voyez souvent dans une assemblée tous les visages s'animer à la vue de quelqu'un , tout le monde s'empresse à lui faire fête : examinez-le avec attention , quel est son mérite : chacun est sûr d'en être écouté avec l'air d'intérêt , d'en être applaudi , de pouvoir risquer avec lui une plaisanterie , et qu'il en rira.

Nous recherchons ceux qui mettent notre amour propre à l'aise ; souvent même l'homme du plus grand mérite se plaît aux éloges qu'il ne veut pas se donner la peine de mériter. On aime celui qui nous procure du plaisir à peu de frais, et avec qui nous pouvons nous livrer avec sûreté. La crainte refroidit le sentiment, & celui qui nous met à l'aise l'emportera bientôt sur celui qui nous oblige de nous observer, et qui ne flatte notre amour propre par aucune attention.

Peut-être trouverez-vous que ce portrait de la bonne humeur ne répond pas à mon

éloge ; on est habitué à y faire peu d'attention ; et les gens supérieurs la dédaignent souvent : mais mon zèle pour l'humanité m'engage à la détromper. J'en puis juger ; j'ai un ami , qui , fier de sa droiture et des services qu'il rend, n'a jamais su plier la roideur de son caractère. J'ai une femme dont la figure me plut d'abord ; son esprit confirma sa conquête , mais sa beauté ne sert qu'à assurer sa tyrannie , et son esprit qu'à me tourmenter. Est-il raisonnable de perdre le désir de plaire , quand on en a les moyens , et de préférer de dominer , au bonheur d'être aimé ? Il faut

rendre sa vertu abordable ; et quand on considère la foiblesse de l'humanité , et combien les secours étrangers lui sont nécessaires , on désire de s'entourer de gens qu'on aime , plus que de gens qu'on admire. Un homme dont les grandes qualités manquent de cet attrait , ressemble à ces montagnes arides qui renferment des mines d'or , qu'on ne creuse qu'avec peine pour en tirer les trésors.

M. Je n'ai encore vu que très-peu le monde , et j'ai déjà eu de fréquentes occasions de remarquer le peu qu'on

gagne à se plaindre. Des plaintes arrachées par l'injustice et autorisées par la raison , sont traitées de revolte par quelques-uns , par d'autres regardées comme humeur , par d'autres avec compassion comme un foible soulèvement qui ne prouve que l'impuissance , et par d'autres enfin sont rejetées comme un objet dont l'examen pourroit déplaire.

Cependant comme il n'est pas moins naturel de se plaindre de ceux qui nous oppriment , qu'il n'est commun à ces derniers d'y faire peu d'attention , je hasarderai de vous faire connoître ma situation , dans l'espoir que vous auto-

riserez ma façon de penser , si vous la trouvez juste , ou que vous chercherez à la rectifier , si vous croyez que je me sois trompé. J'espère au moins que vous serez sans partialité , et que quelque'avantage que vous donne votre âge , et votre réputation , vous ne me regarderez pas avec mépris en apprennant que je suis jeune.

Je n'avois que dix ans à la mort de mon père ; il me laissa avec un frère plus jeune de deux ans , aux soins d'une mère d'une naissance distinguée , instruite , et de la prudence , et de l'honnêteté de laquelle il n'avoit aucune raison de se méfier. Elle ressentit quelque
temps

temps la douleur naturelle à la perte d'un objet chéri ; mais la violence de son chagrin contribuant à en diminuer la durée , la plus grande tendresse pour mon frère et pour moi y succéda. L'année de son deuil se passa à nous caresser , à nous instruire , à nous parler des qualités de mon père , à nous faire chérir sa mémoire , et à nous donner des marques d'amitié que jamais nous ne devons oublier.

Après le deuil , les femmes commencèrent à lui dire qu'il étoit temps de vivre comme tout le monde : argument puissant , qui rarement est sans effet sur une femme. Ladi

Caprice lui retraçoit sans cesse les plaisirs du grand-monde ; Mistriss Sérieuse lui dit , en particulier , avec beaucoup d'amitié , que le public commençoit à trouver qu'elle outroit son rôle.

La pruderie et la folie se chargèrent donc du soin de changer sa conduite : d'un côté elle craignoit le ridicule , de l'autre elle aimoit à plaire.

Il est difficile à la vertu de lutter seule pendant long-temps contre la crainte du ridicule et le plaisir , surtout quand on ne propose rien d'exactement mal , et que l'esprit peut fournir à la raison des prétextes d'indulgence. Enfin Maman se laissa persuader d'ac-

compagner Ladi Caprice au spectacle ; elle y reçut beaucoup de complimens , et fut reconduite par un homme à la mode ; le lendemain , elle fit moins de difficulté pour aller jouer chez Mistriss Sérieuse , et revint fort gaie ; les soins qu'on lui avoit rendus avoient flatté sa vanité ; le bonheur avec lequel elle avoit joué avoit empêché son économie de prendre d'allarmes ; elle rentra donc dans le monde : les attentions suivies de ses amies l'empêchèrent bientôt de reprendre son ancien genre de vie ; chaque jour nouvel engagement ; toutes les soirées étoient des parties de plaisir ;

bientôt elle commença à sentir le bonheur de n'avoir à répondre à personne de sa conduite, de sa dépense et de sa compagnie ; elle apprit par degrés à plaindre , et même à mépriser les femmes dont les maris gênoient les plaisirs : elle convenoit qu'elle aimoit à suivre sa fantaisie.

Quelquefois encore elle s'occupoit de moi , mais la plus grande partie de la matinée étoit employée à consulter sa femme de chambre et sa marchande de modes , à inventer quelque nouvelle parure , à courir les boutiques , à écrire des billets , et le reste du jour ne suffisoit pas pour les

visites , le jeu , le spectacle et les concerts.

Elle commença à trouver que l'éducation particulière ne valoit rien ; des parens ne pouvoient toujours suivre leurs enfans ; la compagnie des valets étoit dangereuse , le monde les gâtoit , l'émulation étoit utile , l'éducation générale étoit la véritable école qui pouvoit former des enfans. Mille autres raisons s'y joignoient , de peu de valeur en elles-mêmes , mais soutenues par l'intérêt du plaisir et par la vanité , elles l'emportèrent bientôt sur un reste de principes et de tendresse ,

et mon frère et moi fumes
envoyés à des écoles publiques.
Je ne puis vous dire à quoi
ma mère ainsi débarrassée de
nous employa son temps, mais
j'ai lieu de croire qu'elle se
livra encore davantage aux
plaisirs. Dans les premiers mo-
mens elle venoit nous voir,
ensuite elle nous écrivit : ses
visites et ses lettres durèrent
peu ; bientôt ses soins se bor-
nèrent à payer notre pension.
Aux vacances, je retournai
chez ma mère ; je fus reçue
froidement ; elle me dit en
me voyant ; *mais cette petite
fille va tout-a-l'heure devenir
une femme.* Les vacances finies,
je fus renvoyée à l'école, et

j'entendis ma mère s'écrier à mon départ, *enfin je vais donc respirer.*

Six mois après, je revins avec la vivacité d'un enfant : je courois embrasser ma mère ; elle m'arrêta, en s'écriant sur la promptitude et l'énormité de ma croissance ; jamais elle n'avoit vu personne de mon âge avoir cette taille ; elle étoit sûre qu'il n'y avoit pas de fille qui eût l'air aussi avancé ; elle n'aimoit pas à voir un enfant formé avant l'âge. Je fus déconcertée, je me retirai, et j'entendis seulement : si vous êtes fâchée, Madame la Géante, vous pouvez vous en aller.

Quand on a renoncé même aux marques extérieures , il faut peu compter sur le retour de la tendresse : ma mère feignit d'avoir à se plaindre de moi , et ne parla plus sans humeur de Miss Baliveau : c'est le nom qu'elle me donna.

Enfin j'ai quitté l'école , mais regardée avec jalousie , il m'est difficile de plaire : chaque parole , chaque regard est une offense ; il ne m'est pas permis de me rencontrer dans les lieux où va ma mère , et si je la vois rentrer avec des vapeurs , je suis sûre qu'on lui a parlé de ma figure et de mon esprit.

Je suis donc persécutée

parce que je suis née dix ans trop tôt : je ne puis cependant arrêter le cours de la nature , et il est malheureux pour moi d'être grande avant que ma mère veuille cesser d'être jeune. Ne pourriez-vous , Monsieur , engager les mères à n'être point les rivales de leurs filles , leur représenter que quoiqu'elles se refusent à devenir sages , elles ne peuvent éviter de devenir vieilles , que le monde quitte bientôt ceux qui ont tant de peine à le quitter , et qu'il est de leur intérêt de se retirer , tandis qu'elles peuvent encore employer quelques momens d'une manière utile.

Tout est échange : dans quelque position que le sort nous ait placé , pour être heureux , il faut être aimé. Beaucoup croient qu'en étant utile on peut se dispenser de ces attentions qui font naître l'amitié ; mais il est un art d'obliger , art difficile et sans lequel les services ne nous attachent personne , et souvent même blessent ceux à qui nous les rendons.

L'humeur est la maladie de l'esprit la plus destructive de la bienveillance , ce premier devoir de la société ; cette disposition vicieuse n'est ni

sanglante , ni violente , mais elle détruit le bonheur par des attaques répétées. C'est le poison de la vie ; il en fane la fleur , et corrompt toutes les sources du plaisir. L'humeur , quand nous nous y laissons aller , éloigne de nous tout ce qui nous entoure. Les plus grandes attentions ne peuvent nous en mettre à l'abri ; le moindre mot échappé , la moindre circonstance qu'on n'a pu prévoir , blessent l'homme sujet à l'humeur ; et à l'instant où nous nous félicitons d'avoir obtenu son amitié , la cause la plus légère rend tous nos efforts inutiles.

Les maladies de langueur

produisent souvent cette fâcheuse disposition. L'habitude d'une souffrance continuelle nous fait craindre tout ce qui peut l'augmenter , et nous donne une inquiétude qu'aucun soin ne peut détruire. La vieillesse encore nous en rend susceptibles. Quand les forces sont épuisées, que les sens sont blasés, nous voulons attribuer nos maux à des causes étrangères ; nous croyons les diminuer , en accusant le peu de soin et l'abandon de nos amis, et nous cherchons à nous venger de ces maux que nous leur attribuons ; mais si quelquefois on peut excuser l'humeur comme tenant à des malheurs

malheurs dont nous ne sommes point maîtres , souvent aussi rien ne peut la justifier , et communément elle est le fruit de l'orgueil et de la personnalité.

M. Le soin que vous mettez à l'étude de la nature , me fait espérer que vous recevrez favorablement les réflexions de quelqu'un que les circonstances ont forcé d'apprendre à connoître le monde par sa propre expérience. J'étois destinée à une grande fortune , et mon éducation n'a été négligée ni pour le corps , ni pour l'esprit. Je la per-

fectionnai par la lecture , et par la conversation de cette espèce d'hommes redoutés généralement des femmes , et connus sous le nom de savans. J'y ai trouvé autant de bonhomie que dans les autres classes , et souvent je les ai trouvés plus faciles. En les engageant à parler , l'esprit acquiert des connoissances qui , parées avec l'élégance , et avec le vernis de la modestie , rendent la conversation d'une femme plus intéressante. La lecture forma mon jugement , et me donna des succès dans la société. Mon avis étoit écouté ; mes remarques applaudies ; mes lettres lues et

copiées ; on me recherchoit ; et beaucoup de ceux que je n'avois fait que rencontrer , ou avec qui j'en étois restée aux politesses d'usage , se van- toient d'une intimité avec *Mé- lissa*.

J'avoue que ce succès gé- néral me plaisoit ; je croyois le devoir à mes qualités per- sonnelles , et nullement à ma fortune. J'étois jeune , fraîche et jolie , et mon miroir me disoit que je pouvois espérer sa durée. Je me trouvois du caractère et de l'imagination. Mes mouvemens avoient de la grâce , et mon son de voix donnoit de la valeur à

mes discours. Ma vie étoit un triomphe continuel.

On m'envioit, me courtoisoit, et me caressoit. La flatterie la plus adroite étoit employée pour plaire à *Mélissa*. La flatterie plaît, même lorsqu'on s'apperçoit qu'elle n'est pas sincère: elle prouve du moins qu'on attache du prix à nos faveurs, puisqu'on s'abaisse jusqu'à la fausseté pour les obtenir; mais rarement nous la devinons: l'honnêteté ne la soupçonne pas, et la vanité nous empêche de la découvrir.

Le nombre de mes adorateurs, des plaisirs variés sans cesse, me laissoient peu d'attention pour les avis de ceux

qui auroient pu me conduire.

A 27 ans je n'avois encore disposé de mon cœur ni de ma main ; ma figure n'avoit perdu aucun attrait ; mes succès étoient les mêmes ; mon esprit s'étoit formé, lorsque la faillite de celui, sur lequel étoit placée ma fortune me réduisit à un fonds qui me fournissoit peu au-delà du nécessaire.

Je supportai cette perte avec courage : je n'en connoissois pas encore toute l'étendue ; je croyois devoir mes succès plus à mon esprit et à ma figure, qu'à ma fortune. Je ne pouvois imaginer que *Mélissa* pût décheoir, tant

qu'elle conserveroit l'un et l'autre ; qu'elle pût cesser d'être admirée , tant qu'elle mériteroit de l'être : je ne craignois que les outrages du temps. J'aurois pu cacher ma perte , et me marier ; mais je m'estimois trop pour m'abaisser à une tromperie. Je ne voulois d'autre mérite que l'esprit et la vertu. Je vendis donc mes voitures et les parures qui ne convenoient plus à ma nouvelle situation. Je parus dans le monde avec moins de faste , mais avec la même façon de penser. Je trouvai répandu sur les visages un air de tristesse que le malheur d'autrui donne

rarement. On me parloit si souvent de ma perte , qu'on avoit plutôt l'air de vouloir se satisfaire , que de me consoler. Depuis ce moment , plusieurs cessèrent de me voir , et me refusèrent leurs portes ; d'autres ne m'exclurent pas totalement , mais me négligèrent , et me reçurent avec froideur. On comparoit ma fortune passée à mon état présent ; on me rappeloit mon ancien éclat , combien je devois être affligée de sa perte , et de me voir réduite au niveau de ceux qui auparavant ne me regardoient qu'avec un respect auquel je ne devois plus m'attendre. Ces observations

sont communément une insulte cachée ; elles sont inspirées par la vanité : je crois qu'on devroit en conséquence établir qu'on ne doit point parler des maux dont celui qui les souffre ne se plaint pas, et qui n'ont point de remèdes. Ce ne peut être qu'une pitié absurde et mal entendue qui retrace des objets qui sont toujours pénibles.

La foule de mes amans s'éclipsa , sans que j'en fusse plus émue ; la plupart n'avoient eu l'air de rechercher que ma fortune. Ils avoient le droit de se retirer. On a tort de se plaindre de l'abandon de celui qui nous fait la cour

pour notre bien , s'il vient à le savoir moins considérable qu'il ne croyoit. La fortune a toujours été un grand attrait , et on perd avec elle tous les biens qu'elle procure. La femme qui se fait assurer un douaire reconnoît ce principe : doit-elle être étonnée qu'un autre agisse par les mêmes motifs ?

Tous mes amans ne se contentèrent pas de me quitter ; quelques-uns cherchèrent à se venger de leur peu de succès auprès de moi par des insultes , ou en affectant d'offrir à d'autres femmes des hommages qui auparavant m'étoient réservés ; mais comme j'avois

déjà su les apprécier, je n'ai eu pour ennemis que des gens dont l'estime ou le mépris ne méritent pas mon attention.

La perte de mon pouvoir pour secourir l'innocence, ou défendre la vérité, est ce que j'ai le plus regretté. Mes opinions sont devenues sujettes à la critique; ceux qui m'étoient aveuglément soumis, disputent contre moi, et tout le monde abandonne le parti de *Mélissa* pour sacrifier à quelque idole plus fortunée. Deux personnes seulement sont restées les mêmes à mon égard : l'une est un vieux vicaire, toujours occupé des devoirs de son état, et renommé par ses connois-

sances et son honnêteté ; l'autre est un lieutenant de dragons. L'ecclésiastique dans le temps de mon éclat ne craignoit point de me faire des remontrances très-vives : la seule différence à présent, est qu'il a peur de me choquer, et qu'il y met plus de douceur. L'officier qui jamais n'avoit affiché aucune prétention sur moi, me traite avec les mêmes égards qu'auparavant, et me distingue toujours malgré les murmures de l'assemblée. C'est dans le malheur qu'on trouve la connoissance du monde : ceux qui n'ont éprouvé que la bonne fortune ne peuvent en juger. Chacun

se déguise vis-à-vis de l'homme riche et puissant, et nous ne connoissons le cas qu'on fait de nous, que quand nous n'inspirons plus ni crainte ni espoir.

Rien ne se donne si volontiers, et n'est ordinairement moins utile que les conseils; on a beaucoup raisonné pour en connoître la cause et le remède, et il seroit à désirer en effet pour le bonheur de l'homme, que nous pussions adopter la vérité dès l'instant qu'on nous l'offriroit. Souvent on a imputé

puté à l'entêtement ce manque de réussite.

D'autres qui croient avoir réfléchi davantage en rejettent la faute sur le pédagogue, et croient pouvoir établir des règles pour rendre utile ce devoir important. Il faudroit étudier le moment où l'ame est le plus disposée à céder à la raison, et les moyens d'adoucir et de déguiser ce purgatif de l'ame. Mais malgré cette découverte salutaire, le monde est dans le même état. Les avis sont donnés et reçus avec le même dégoût; l'amertume de cette médecine est la même, et toutes les préparations n'en ont point augmenté l'effet. Si nous exa-

minons la conduite de ceux qui nous dirigent , nous serons moins étonnés de son inutilité ; quelques maximes générales dictées par humeur , et qui rarement ont une application immédiate , sont communément la base de nos conseils.

Rarement on connoît assez un autre homme pour rendre ses avis utiles. Rarement connoissons-nous nous-mêmes les premiers motifs de nos actions , et si nous les découvrons , notre premier soin est de les dérober aux yeux des autres , et surtout de ceux à qui leur position ou leurs lumières donnent de l'autorité sur nous. Il est donc ordinaire que ceux qui

veulent guérir nos maladies morales en méconnoissent la cause , et leurs remèdes alors ne peuvent être qu'incertains. D'ailleurs un conseil semble donner sur nous une supériorité qui nous déplaît toujours , quelque nécessaire et quelque utile qu'il puisse être. C'est ce motif de supériorité qui souvent aussi nous engage à en donner ; nous croyons acheter trop cher la considération par la sagesse et la vertu ; mais quand il ne faut que découvrir les sottises des autres , nous nous empressons de l'acquérir. La vanité se dévoile si souvent dans nos avis , qu'elle révolte ceux qui les reçoivent avant qu'ils en

ayent examiné l'utilité, et souvent elle les engage à préférer les inconvéniens de leurs fautes, à l'insolence de celui qui triomphe de la supériorité qu'elles leur donnent sur nous. On peut donc souvent soupçonner que le précepteur a occasionné cette révolte dont il se plaint. Mais quelquefois les plus grands ménagemens ne suffisent point pour détruire ce mécontentement, et il y a des esprits qui souffrent si difficilement l'infériorité, que leur reconnoissance est une espèce de vengeance, et ils cherchent à rendre les services reçus, non pour le plaisir de les reconnoître, mais pour se délivrer

du poids de leurs obligations. Le nombre de ceux que l'amour propre a ainsi corrompu n'est peut-être pas grand : mais la plupart des conseils sont donnés par la vanité, et blessent celle de ceux qui les reçoivent.

Les leçons des morts sont les plus utiles ; elles sont dépouillées de flatterie, et nous ne pouvons les taxer d'intérêt personnel : nous les recevons avec patience, nous écoutons la vérité, quand la passion n'y ferme pas notre oreille. Leurs avis ne sont donnés que quand nous les demandons, mais il faut lire avec réflexion. Souvent nous entassons dans notre mémoire des maximes de pru-

dence et de vertu , sans qu'elles influent sur notre conduite. Des savans qui passent leur journée avec des livres , n'en sont souvent ni plus sages ni meilleurs. On veut employer le temps que les autres plaisirs laissent vide , ou acquérir cette considération que donne la science , ou simplement satisfaire sa curiosité. Un prédicateur donne souvent des préceptes de religion pendant une heure , sans en être lui-même plus convaincu ; il n'avoit d'autre but que de remplir une heure. Un écolier peut passer son temps à disputer sur la religion et sur la morale , sans en faire la règle de sa conduite. Il

apprendra , non ce qu'il doit faire , mais à raisonner. Il fera attention au style didactique et à la méthode de son discours ; il critiquera avec sagacité , disputera avec finesse , mais son ame ne sera point affectée , et sa manière de vivre sera la même.

Mais quoique la vanité et la légèreté nous fassent souvent rejeter la vérité et la vertu ; il ne faut point se lasser de l'offrir. La moindre circonstance peut nous faire réussir. Si nous échouons ce n'est point la faute des conseils , mais de ce qu'ils ne sont point écoutés. Cicéron a dit que si la vertu pouvoit se montrer tout le monde l'aimé.

roit; on pourroit ajouter que si l'on pouvoit en entendre la voix, tout le monde lui obéiroit.

M. Comme beaucoup de gens ont le malheur d'être forcés par leur affaires à s'en-sevelir dans une campagne, et à vivre dans l'ignorance la plus déplorable de tout ce qui se passe dans le beau monde, je crois que comme auteur public vous devriez avoir compassion de ces malheureuses victimes. Connoissant alors les occupations que la mode autorise, elles pourroient les imiter ou du moins les connoître, si bien que lorsque la situation

de leurs affaires leur en laisseroit les moyens , elles n'auroient plus cette gaucherie et cet air emprunté à leur entrée dans le monde : vous ne sauriez concevoir le service que vous rendriez dans les provinces , en y excitant cette noble émulation de manières. Je désirerois donc pour cet effet une description claire et détaillée des usages ; l'histoire complète des modes , des promenades , des bals , des assemblées , des redoutes , des spectacles , des marionnettes , et des combats de taureau , plaisirs qui occupent agréablement les génies les plus rares , et par les moyens desquels on parvient à cet art

sublime de passer les jours, les semaines, les années même, sans l'assistance insupportable de ces occupations que les gens empesés prétendent utiles et nécessaires. En faisant connoître les moyens d'acquérir cette étonnante perfection, vous pourriez en faire un éloge, pour convaincre les imbécilles qui croient que nous sommes nés pour un autre objet que le plaisir. Peut-on rien trouver qui remplace un amusement perpétuel? Plus il est vif, plus il est précieux, plus il doit être le but de nos désirs.

Il est réellement prodigieux que dans un siècle si éclairé il y ait encore des gens assez

ignorans et assez stupides , pour imaginer qu'on doive avoir d'autre occupation que de suivre sa fantaisie. Quel autre objet peut mériter nos soins ? Il est surement assez temps de s'occuper des affaires quand elles arrivent. Quant à ces idées anciennes de morale , on ne les rencontre plus dans aucune nouvelle française , ni dans aucun livre qu'on lise. Il faut aller rechercher des auteurs qui ont écrit il y a des siècles , et qui ignoroient entièrement ces qualités brillantes qui distinguent aujourd'hui nos jeunes seigneurs. Aussi sont-ils depuis quelque temps livrés aux mépris qu'ils méritent ; enfin même leurs

plus grands admirateurs , et leurs fauteurs les plus zélés ; n'osent soutenir qu'ils aient jamais parlé d'une redoute ou d'un bal , dans l'article important des passe-temps : ils ont totalement gardé le silence sur le cérémonial des visites , sur ces politesses extérieures , sur ces cris de joie à la vue de la personne qu'on aime le moins ; ils ne parlent que de franchise et de simple honnêteté , et mettent au nombre des plaisirs de rester chez soi , de travailler , et des conversations qui ne sont animées ni par la médisance ni par les propos à double entente. Ils ne paroissent avoir eu nulle connoissance des juremens ,

juremens, de la fausseté polie, de la liberté qui règne à nos tables de thé, de la charmante paresse, du brillant de nos parures, des triomphes de la vanité et des charmes de la flatterie. Je ne peux m'empêcher de rire en pensant à la figure qu'ils feroient dans nos assemblées, et à la frayeur qu'ils auroient en voyant nos tables de jeu.

Ils avoient la bassesse de condamner ce noble zèle patriotique qui méprise l'autorité et se joue de toutes les lois. Enfin on n'y peut trouver que des préceptes de sagesse et de bonté, qualités dédaignées par les personnes d'esprit et de

goût qui sont bien au-dessus.

Surtout, Monsieur, recommandez bien l'utilité du dimanche ; il est étrange que dans tous les endroits où il n'est encore venu aucun grand seigneur, on ne voie ni jeu, ni bal, ni joueur de gobelets, et qu'on soit ainsi obligé de mourir un jour sur sept. Il faut espérer que cet usage gagnera jusqu'au peuple ; et s'il peut devenir général, quel bonheur pour l'humanité ! Il est bien dur pour de pauvres créatures, dans quelque état qu'elles soient, de se priver des plaisirs dont tout le monde peut jouir ; En effet, si ce jour-là les domestiques étoient

forcés d'aller au service divin , d'écouter quelque instruction morale , et passoient le reste de leur journée à causer et à rire amicalement ensemble , les pauvres malheureux croiroient infailliblement qu'ils doivent être sobres , modestes , laborieux , et fidèles à leurs maîtres ; mais certainement personne à présent ne voudroit voir ses domestiques imbus de ces principes antiques , et gêner à ce point leur liberté. Il faut prêcher l'influence de la mode ; et lorsque le bas peuple verra les gens distingués mépriser et insulter à la morale , à la religion et aux lois , il y a

lieu d'espérer qu'il suivra leur exemple , et que la liberté étendra son empire.

En un mot, Monsieur, par un portrait fidelle des avantages sans nombre de la mode, vous étendrez cette vérité que chacun semble avouer, que le véritable but de notre existence est une dissipation continuelle.

En encourageant le monde à ne s'occuper que de bagatelles, et à regarder le plaisir comme la seule et unique affaire, vous lui éviterez mille réflexions désagréables. La douce sensibilité, l'amitié, le soin d'une famille, l'occupation du bonheur des autres,

en un mot , tous les devoirs domestiques et de la société heureusement supprimés , seront remplacés par des plaisirs continuels. Toute pensée sérieuse , surtout celle de l'avenir , sera à jamais bannie de dessus la terre ; idée toujours tourmentante , et dont il ne faut jamais s'occuper.

M. Il y a plusieurs maladies du corps et de l'esprit qu'il est plus aisé de prévenir que de guérir. J'espère donc que vous regarderez comme utile la description des symptômes d'une maladie morale qui n'attaque d'abord que l'esprit ,

mais qui bientôt pénètre jusqu'à l'ame.

Je suis né dans la maison de la discorde ; mes père et mère étoient d'âge disproportionné, de caractères opposés, de religion différente, et ils employoient tout l'esprit qu'ils avoient à se quereller sans cesse, et à découvrir leurs fautes mutuelles ; je fus donc dès la plus tendre enfance accoutumé à la dispute, et instruit dans tout l'art qu'elle exige. Il m'étoit nécessaire de conserver la bienveillance de tous deux : aussi j'écoutois leurs argumens avec sang-froid, et je suspendois mon jugement jusqu'à ce que j'eusse

pu connoître le parti pour lequel je devois me décider.

Je devins bientôt habile dans dispute , et comme on aime à faire parade de sa science , je ne laissai point mon talent se perdre dans l'inaction. Je disputois continuellement avec mes camarades , et jamais ils ne pouvoient obtenir l'avantage que par des coups , qui souvent terminoient la controverse ; j'étois comme l'orateur romain , plus fameux par mon éloquence que par mon courage. A l'université mon goût dominant fut pleinement satisfait par l'étude de la logique. J'ornai ma mémoire de mille axiomes ,

et de dix mille distinctions. Je connus bientôt toutes les formes de syllogismes ; je passois ma journée à disputer dans les écoles , et la nuit j'avois *Smiglecus* sous mon chevet.

Vous ne douterez pas que l'étude n'eût bientôt formé un esprit tel que le mien ; au bout de trois ans j'étois reconnu comme le plus habile sophiste de l'université ; je devins la terreur et l'envie de tous ceux qui prétendoient à la réputation philosophique ; tout mon temps et mes études étoient employées à soutenir cette réputation ; je ne parlois que pour contredire ;

j'en ne défendois que les principes universellement reconnus pour faux , et qui par là me paroissent mériter d'être étayés de toute la science de la subtilité. Mon père qui desiroit de me voir faire une fortune , espéra qu'avec ces dispositions je me distinguerois bientôt parmi les avocats. Il m'envoya donc au palais, me recommandant surtout de n'avoir jamais de honte , et m'assurant que la modestie étoit le seul obstacle que je pusse trouver à mon avancement. J'étois corrompu , ignorant , entêté ; mais je n'avois pas encore perdu tout respect pour la vertu ; ces instructions me

firent horreur ; cependant j'embrassai avec plaisir un état qui me délivroit de la tutèle , et m'ouvroit la carrière de la liberté.

Alors je donnai l'essor à mon génie ; je me distinguai par mes sophismes et mes paradoxes ; je déclarai la guerre à toutes les opinions et tous les principes reçus , et je dressai surtout mes batteries contre ces axiomes universels que la littérature a répétés , et qui sont regardés comme les soutiens inébranlables et les boulevards de la science et de la vérité. Je m'appliquai à ces sciences qui ont été si long-temps couvertes de téné-

bres , et qui peuvent fournir à une dispute éternelle sur le repos et le mouvement , le temps et l'espace. Je défendois également le système de Newton et celui de Descartes , de Ptolomée et de Copernic. Quelquefois j'animois les végétaux , d'autres je faisois de l'homme une simple mécanique. Je répandois également des doutes sur l'histoire ; enfin j'adoptois toujours le parti que je voyois condamné.

Je connoissois les défauts de tous les gouvernemens , les inconvéniens de toutes les lois. Tantôt je prouvois l'avantage de partager la terre en petites souverainetés ; tantôt

je vanter le bonheur que procureroit une monarchie universelle. Je trouvois mille incertitudes aux faits les plus avérés. J'ai plusieurs fois mis en doute si Alexandre avoit vécu , et en démontrant la folie des pyramides d'Égypte, j'insinuois qu'il étoit probable qu'elles n'avoient d'existence que dans l'imagination des voyageurs. Petit-à-petit l'habitude de jeter du doute sur tous les objets me rendit moi-même incertain de leur réalité. Je voyois deux sens à toutes les opinions ; rien ne me paroissoit une preuve suffisante. Je vis évanouir l'existence des devoirs moraux.

Je

Je ne pouvois plus distinguer le bien et le mal , et j'errois dans le vague de l'incertitude , sans gouvernail et sans boussole , suspendu entre deux poids égaux , je ne savois de quel côté faire pencher la balance.

Tel est le danger d'effacer les premières impressions de la vérité , et de s'engager dans le labyrinthe du sophisme. L'absurdité disparoit à nos yeux par degrés , et l'habitude accoutume notre ame à la fausseté , comme notre corps au poison. Bientôt j'eus la mortification de n'être écouté que par des imbécilles ou des gens corrompus , qui depuis long-temps

ennemis de la vertu , recherchoient mon assistance contre'elle.

Cette idée m'effraya ; ma corruption me fit horreur , et la vanité qui m'avoit égaré , m'aida à me tirer du précipice. Cette irrésolution et ce flottement continuel me fatiguoit ; j'eus honte d'être de la société de ceux que le monde fuyoit et méprisoit ; je m'interdis donc toute dispute ; je résolus , au lieu de rejeter les opinions reçues , d'admettre au moins celles contre lesquelles je n'aurois point d'objections raisonnables. Je cessai d'agiter des questions incertaines , et je refusai à ma vanité de briller

par leurs discussions. Par cette méthode , petit-à-petit , je guéris cette maladie , et me trouvai dans l'état d'un homme qui sort du délire. Je jouis depuis ce temps du bonheur d'avoir retrouvé l'évidence et la réalité , et je cherche la vérité avec calme et confiance.

Il ne faut rien outrer si nous ne voulons perdre le fruit de nos bonnes qualités. Gélidus a un esprit profond , et semble formé par la nature pour les sciences les plus abstraites. Le plus grand ordre dans sa tête , un caractère naturellement froid et égal ,

le rendent capable de suivre sans confusion les combinaisons les plus difficiles. Les passions n'ont point d'empire sur lui, et il a entrepris de résoudre les problèmes auxquels les savans ont renoncé. Il vit dans son grenier, et défend à qui que ce soit d'y entrer. S'il descend pour ses repas, ou pour dormir, il a l'air d'un étranger. Il n'a point d'idée du sentiment. La beauté ne charme point ses yeux. Il est sourd aux cris de la pitié. Les malheurs publics ou particuliers n'affectent son ame, ni de joie ni de tristesse. On vint lui apprendre que son frère, ayant fait naufrage,

s'étoit sauvé tout nu , et qu'il manquoit du nécessaire dans un pays étranger. Nu et manquant de tout , dit Gélidus , péri tel jour par un coup de vent : il prit le dernier volume des observations météorologiques , fit un calcul exact des vents , et le nota dans son journal.

La famille de Gélidus osa entrer une fois pour lui faire observer un village qui brûloit à peu de distance ; quelques momens après , un valet vint lui dire que le feu avoit fait de tels progrès de tous côtés , que les malheureux habitans abandonnoient leurs effets pour sauver leurs vies. Ce que vous

me dites est probable, répondit Gélidus, car ordinairement le feu agit en cercle. Ainsi vit ce grand philosophe insensible à tout ce qui se passe autour de lui, faute d'avoir réfléchi que l'homme est né pour se secourir mutuellement, et qu'il ne doit point oublier de remplir ses devoirs, pour l'étude des sciences, même les plus utiles. La société ne doit rien à celui qui n'est affecté ni par les malheurs, ni par le bonheur des êtres de son espèce; et qui néglige sa femme ou ses enfans pour calculer les gouttes de pluie, les variations de l'air, et les éclipses des satellites de Jupiter.

Euphues avec beaucoup de connoissances et de grandes qualités, a une tournure désagréable. Frappé de ce défaut, il a voulu le réparer par la recherche de sa parure, et il peut le disputer à tous les beaux par son empressement à suivre les modes nouvelles. Euphues a tourné sur son extérieur l'attention qui l'auroit fait réussir, s'il avoit su la diriger sur son esprit. Ses talens et ses vertus peuvent à peine le sauver des ridicules. Tout le monde peut juger de l'extérieur, et fort peu de ses lumières. On prononce qu'il est un fat, et on s'embarrasse peu s'il a d'autres mérites.

Dans les différentes recherches qu'on a faites sur l'état moral de l'homme, on a observé que le bonheur et la vertu doivent redouter tout extrême. C'est dans un état médiocre et aisé que nous trouvons le bonheur le plus assuré. Des deux côtés sont les précipices du vice où nous tombons tôt ou tard. L'expérience de tous les âges paroît confirmer cette observation ; quelque attrait qu'ait pour nous une autre position, nous ne pouvons en jouir sans le plus grand danger.

Les dons même de la nature

(III)

qui paroissent les plus solides dont l'homme puisse jouir , sont sujets à mille inconvéniens. Une figure charmante a souvent été pour une femme l'occasion de sa perte.

La santé et la force paroissent nécessaires à nos jouissances et à toute entreprise difficile ; mais si peu de gens savent jouir d'un don si précieux ! la confiance en leurs forces les perd ; ils en abusent , et ils sont sujets aux maladies les plus terribles. Ces dons de la nature sont précieux cependant : s'ils servent si rarement à notre bonheur , nous sommes les coupables : jouissons-en avec modération , et

sachons nous en servir , sans vouloir trop étendre leur valeur , et sans en tirer vanité.

La richesse est le bien qui paroît nous donner le plus de supériorité , et qui est le plus constamment l'objet de nos désirs. La pauvreté est le malheur le plus redouté : il semble entraîner tous les autres. On cherche d'abord à se mettre au dessus du besoin. Sa vue trop rapprochée nous effraie encore , on veut l'éloigner , nos désirs augmentent avec nos moyens. Nous nous livrons à tous nos caprices ; la flatterie nous entoure ; l'ennui , le vice et la débauche en sont la suite.

Les plaines de l'inde avoient été désolées par une sécheresse affreuse; deux bergers, Hamet et Raschid, voyoient leurs troupeaux languir autour d'eux auprès de leurs sources taries. Ils implo- roient le ciel, et le prioient de rétablir leur cours. L'air fraîchit, les oiseaux chantoient, leurs troupeaux béloient; ils regardent autour d'eux, et voient un esprit céleste tenant d'une main une corne d'abon- dance, et de l'autre une épée flamboyante. Les bergers trem- blèrent à cette vue. Vos prières ont monté jusqu'au ciel, leur dit-il, je viens vous soulager; vos vœux seront exaucés;

mais songez que l'excès des biens n'est pas moins à craindre que la disette. Hamet, que désirez-vous ? Etre bien-faisant, dit Hamet ; pardonne mon trouble, je te demande un ruisseau qui , l'été , ne tarisse jamais, qui jamais ne déborde , l'hyver. Le génie, d'un coup de son épée ouvrit la terre. Une source jaillit, qui se répandit dans la prairie. Hamet vit les fleurs renaître, et répandre de nouveau leurs parfums ; les arbres reprirent leur verdure ; ses troupeaux étanchèrent leur soif, et bondirent sur le gazon.

Le génie demanda après à Raschid quel vœu il vouloit former ?

(115)

former? Je désire, dit-il, que le Gange conduise sur mon héritage ses eaux, et toutes les richesses qu'il transporte. Homme insatiable, dit le génie, crains des désirs, crains des biens si fort au dessus de tes besoins. Raschid renouvela son vœu; le génie s'en-vola, et les deux bergers restèrent dans l'attente; mais, tandis que Raschid regardoit Hamet avec dédain, un torrent affreux ravagea les champs, noya ses troupeaux, et un crocodile sortit de ses eaux, et le dévora.

Si peu de momens dans la

vie sont remplis par des objets dignes de nous occuper, si rarement nous les employons d'une manière utile, ou agréable, que nous avons besoin d'avoir recours au passé et à l'avenir pour remplir le vide de notre existence.

La mémoire est l'aliment de la raison. Le pouvoir qui place devant notre esprit les images sur lesquelles notre jugement doit s'exercer, c'est cette faculté qui proprement nous range dans la classe d'êtres raisonnables. L'esprit peut se plaire à former des projets pour l'avenir; il est pliant et ductile; une imagination forte peut lui donner

toute sorte de formes. Le bonheur que nous procure la mémoire est moins arbitraire , mais il est plus solide. C'est le seul bien que nous puissions dire nous appartenir. Ce qui est une fois dans le dépôt sacré du passé , est hors de toute atteinte. Est-il un plus grand bonheur que d'arrêter ses regards sur une vie utile et vertueuse , sans qu'aucun instant de notre existence puisse nous faire rougir. La vie qui a été perdue dans l'oïveté est nulle. Nous avons trompé l'intention du créateur. Celle dont les crimes et les vices ont marqué les instans , se retrace

aisément, mais se retrace avec horreur, et les remords nous déchirent; les conséquences du moment présent bien ou mal employé, doivent avoir la plus grande influence sur notre conduite. Souvent notre bonheur ou notre malheur en dépend à jamais. Mais le temps de la vie où la mémoire prend le dessus sur toutes nos autres facultés, c'est la vieillesse. Il ne nous reste plus que peu de chances à espérer. Les changemens qui peuvent arriver dans notre situation viendront trop tard; ceux qui n'ont point d'avenir à espérer, dont le présent est pénible, n'ont de recours

que dans le passé. Ceux donc qui désirent une vieillesse heureuse , doivent amasser un trésor d'idées agréables , pour être surs de vivre sur le fonds qu'ils auront acquis. La jeunesse dans son malheur , peut se consoler par l'espoir de l'avenir ; le temps vient où la vie n'a plus rien à promettre , et le souvenir d'une conduite vertueuse peut seul nous rendre heureux.

Parmi les folies innombrables de notre jeunesse qui excitent nos repentirs et nos regrets le reste de la vie , aucune n'est moins réprimée

par les conseils, que l'incurie de la santé. Quand les ressorts du mouvement sont élastiques, que le cœur bat avec vigueur, que les yeux sont animés, on a peine à concevoir qu'à tous les instans nous marchons vers notre destruction; que ces membres si actifs, ces nerfs si forts, s'affaîsseront, et perdront leur mouvement sous le poids des années.

La race valétudinaire a jeté du ridicule sur le soin de la santé, comme l'avare sur l'économie; mais la santé est si nécessaire à nos devoirs et à nos plaisirs, que la prodiguer est folie. Celui qui

pour satisfaire un instant sa passion , qui pour quelques années passées dans le tumulte des plaisirs , se réduit à un état languissant et infirme , est non seulement prodigue de son propre bonheur , mais encore vole le public. C'est un malheureux qui volontairement s'est rendu incapable de remplir le poste que la providence lui avoit assigné.

Il est peu d'état plus affreux que celui d'un esprit actif et noble , accablé sous le poids des infirmités : il forme des projets , mais soumis à la moindre influence de l'air , il ne peut trouver l'instant de les exécuter. On

pourroit dire que la maladie commence cette égalité que la mort établit entre tous les hommes. La supériorité du génie accablé par la maladie a bien peu d'influence. On trouve dans les différens fragmens des poëtes grecs une hymne à la santé, où son influence sur le bonheur de la vie, sa supériorité sur les autres biens de la fortune, et le prix qu'elle y ajoute, sont peints avec tant de force et de beauté, que quiconque a souffert ne peut la lire sans sentir la vérité de ses images, et sans que son imagination n'ajoute de nouvelles couleurs au tableau.

« Santé , la plus respec-
» table des jouissances du ciel,
» puissai-je passer avec toi
» le reste de ma vie ; ne re-
» fuse pas de me bénir de
» ta puissance. Quelque bon-
» heur que puissent procurer
» les richesses , la naissance , le
» pouvoir , ou même ces objets
» de nos désirs que nous nous
» efforçons de conduire dans
» les chaînes de l'amour ; Déesse
» du bonheur , toi seule peux y
» mettre du prix ; toi seule peux
» nous faire jouir du repos que
» le ciel accorde à l'homme fa-
» tigué. Toutes les sources du
» plaisir sont ouvertes par ta
» présence , sans toi l'homme
» ne peut être heureux.

La santé est à la vie ce que le soleil est à la végétation. Sans elle tout languit, et cependant nous la prodiguons sans cesse par de folles épreuves de nos forces, par la débauche, ou par une négligence impardonnable.

Commande à ta colère :
Périandre de Corinthe ,
un des sept sages de la
Grèce , laissa cette maxime
comme une obligation à la
postérité de respecter sa mé-
moire. Je ne sais s'il vouloit
parler de cette fureur réfléchie
qui médite la vengeance, qui
a détruit des empires, versé

des flots de sang, et produit ces malheurs affreux que nous lisons dans l'histoire, et que, de sang-froid, on peut à peine se persuader. Je veux donner des préceptes pour la vie privée. Je ne retracerai point les funestes et tragiques effets de la méchanceté. Je veux peindre cette colère plus tourmentante que redoutable : mes leçons n'auront de valeur que par leur fréquente application.

Il y a dans le monde une espèce connue sous le nom d'hommes violens. Ils se croient permis de s'emporter à la moindre contradiction, et d'exhaler leur rage par des

cris et des injures. Rarement leur colère a-t-elle d'autre inconvénient qu'un bruit incommode ; rarement les porte-t-elle à quelque violence ; mais ils troublent le repos de ceux qui les entendent , et la gaieté de la société. Souvent ils ne manquent point d'esprit, même de qualités essentielles ; on ne les traite pas toujours avec la sévérité que mérite le peu de cas qu'ils font du repos des autres. Ils ont obtenu une espèce de prescription pour leur folie. On les regarde comme entraînés par un pouvoir surnaturel, qui leur ôte la liberté de leurs actions et de leurs discours. Ils semblent

blent marcher, un bandeau sur les yeux, et leurs offenses sont regardées comme les coups involontaires d'un homme agité par une convulsion spasmodique.

Mais un homme peut-il volontairement se soumettre à cet état ? peut-il s'enorgueillir d'être traité comme un fou, et se voir, sans honte, dans le cas d'implorer à chaque instant le pardon de ceux dont il lasse la patience ? La vanité est sûrement le principe de la colère ; mais, ainsi que toutes les passions qui ne sont point guidées par la raison, elle s'éloigne de son but. Nous voulons déguiser

notre nullité, et effrayer par du bruit ceux que nous ne pouvons convaincre par des raisonnemens. Mais nos cris n'épouvantent que les enfans. Ils fatiguent nos valets, les autres en rient. Bientôt nous nous appercevons qu'on nous hait, ou qu'on nous méprise. L'homme qui une fois s'est laissé dominer par ce vice, est le plus malheureux des êtres.

Peut-il répondre de ne pas perdre son ami au premier moment, par quelque violence ou quelque outrage qu'on ne pardonne jamais entièrement? On ne vit avec lui que comme on joue avec un tigre apprivoisé, attentif au moment où

il commence à gronder.

Prior dit dans un panégyrique du Duc d'Orset que ses valets le cherchoient dans sa colère, pour obtenir, lorsqu'il étoit calmé, quelque récompense des mauvais traitemens qu'ils en éprouvoient. Tel est le sort de l'homme violent : il contracte dans sa fureur des obligations que sa vertu le force après d'acquitter. Il passe sa vie à offenser, et à demander pardon. S'il est vicieux, s'il veut soutenir sa violence, il perd tous ses droits à l'indulgence des hommes. Mais ce degré de corruption même mérite notre pitié. Il n'est point de mal-

heur égal à la vieillesse d'un homme violent. Ses emportemens dégénèrent en une humeur continuelle. Le monde tombe autour de lui , et il est réduit à dévorer son cœur dans l'abandon et le mépris.

Un ancien poëte , dans un moment d'humeur , avoit observé que la plus grande partie de la terre est couverte par la mer , que le reste est encore diminué par des montagnes pelées , et des sables arides ; qu'une partie est brûlée par une chaleur excessive , et une autre engourdie par un froid perpétuel ;

de sorte qu'il ne reste qu'un petit nombre de contrées pour produire des fruits ; et servir à la nourriture des hommes et des animaux. On peut faire la même observation sur le temps de notre vie : déduisez le temps du sommeil, celui qu'emploient nécessairement les besoins naturels et les devoirs de convention, celui que perdent les maladies, l'abattement et la fatigue, nous trouverons bien courts les momens qui restent à notre disposition.

On devrait croire que nous sommes économes de ce peu de momens dont nous sommes maîtres, et que nous n'en

laissons échapper aucun ; mais comme la terre , malgré les eaux et les rochers , produit encore plus que ses habitans ne peuvent consommer , de même notre vie , quoique resserrée par mille accidens , nous laisseroit encore du temps pour la raison et la vertu ; mais l'activité nous manque encore plus que le temps , et nous prodiguons celui dont nous sommes maîtres , en nous plaignant de son peu de durée.

Les proverbes de nos ancêtres économes nous ont appris que le plus souvent on se trouve ruiné par l'accumulement des sommes dont

aucun n'est dans le cas de nous effrayer, et dont jamais nous ne regardons le total. De même on prodigue sa vie. Celui qui veut regarder avec satisfaction les années passées, doit apprendre à connoître le prix d'une minute, et ne perdre aucun moment. Nous voyons souvent quelqu'un quitter tout plaisir et toute affaire pour acquérir quelque science nouvelle; mais on peut s'instruire à moindre prix. Ne perdons aucun des momens que laisse la vie, même la plus dissipée, nous pourrons tous les jours augmenter le nombre de nos connoissances, et nous verrons que la cons-

tance et l'activité produisent des effets plus surs encore que de violens efforts, qui bientôt sont ralentis par les difficultés, excepté quelques génies qui peuvent embrasser d'un coup d'œil la chaîne la plus étendue, sans suivre tous les chaînons qui la lient. Les hommes les plus laborieux ne s'instruisent que par degrés. Leur esprit a besoin de repos. Chaque pas n'exige que peu de momens, et souvent il suffit d'employer nos momens de vide.

Aussi nous avons vu des savans très-fameux se former au milieu d'une vie très-agitée. Erasme voyagea presque

toute sa vie. Peu favorisé des dons de la fortune, il chercha secours et protection de ville en ville, et de royaume en royaume; cependant il écrivit plus qu'un autre homme dans la même situation ne pourroit se flatter de lire. Obligé d'étudier les hommes, cette connoissance lui a fixé un rang fameux parmi les auteurs. Rien ne prouve mieux le cas qu'il faisoit du temps, que son éloge de la folie qu'il composa dans son voyage d'Italie, pour ne pas perdre entièrement pour la littérature le temps qu'il passoit à cheval.

Un philosophe italien disoit que le temps étoit son do-

Q 136 D

maine, qui ne produisoit rien
sans culture, mais qui dédom-
mageoit avec usure du travail
qu'il exigeoit, et qui pouvoit
suffire aux désirs les plus éten-
dus de celui qui savoit ne
perdre aucun instant.

F I N.



rien
om-
vail
voit
ten-
ne